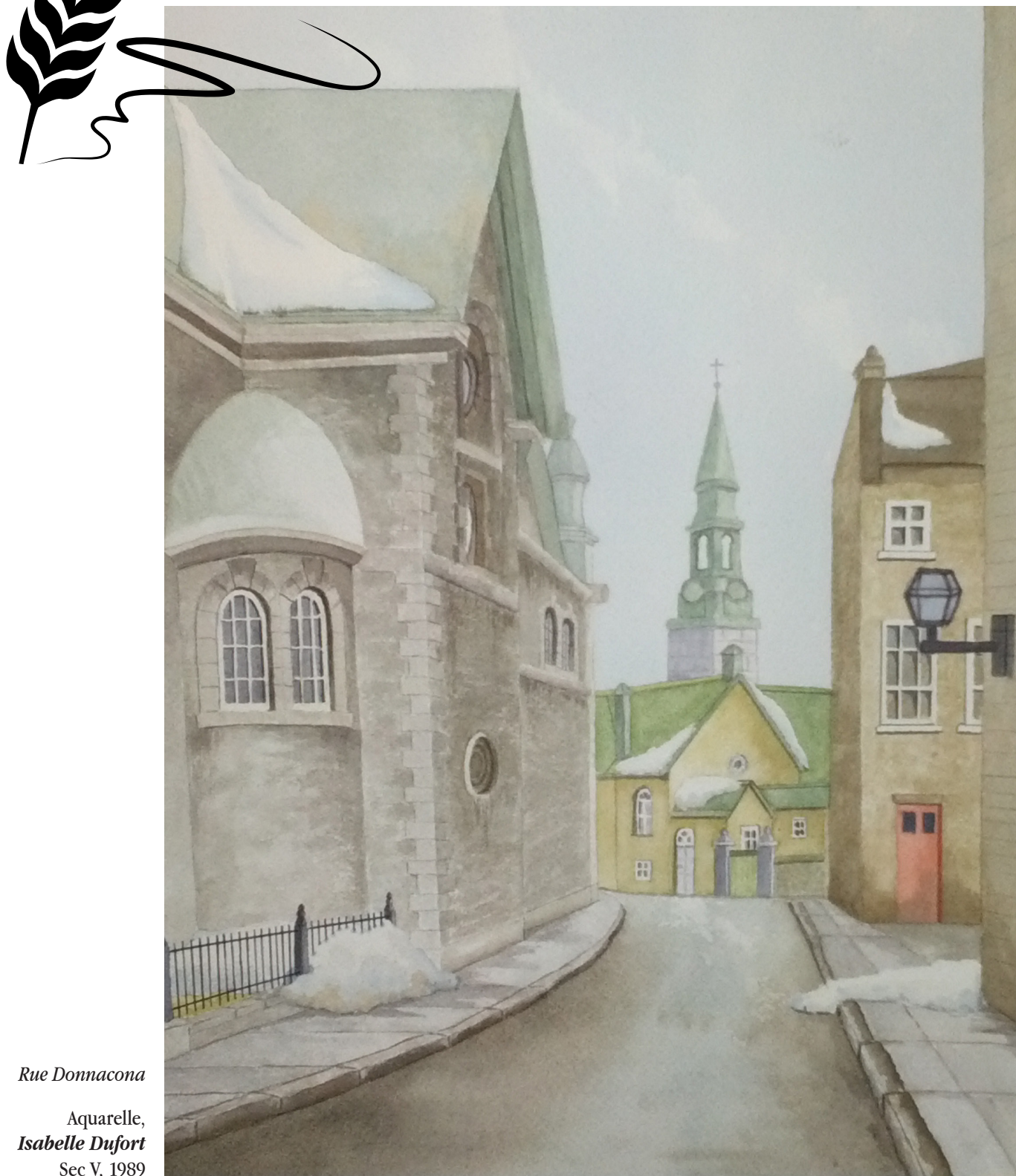


Amicale des Ursulines de Québec

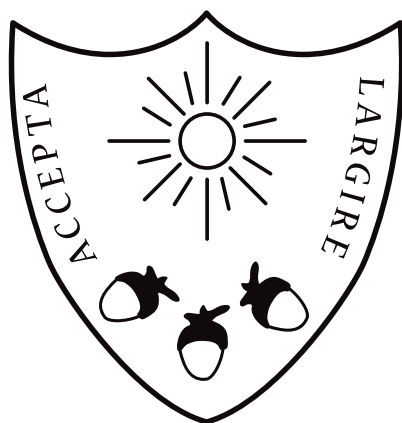
LE GRAND PARLOIR

Numéro 37, juillet 2021



Rue Donnacona

Aquarelle,
Isabelle Dufort
Sec V, 1989



Depuis 2 ans, l'Amicale et la Fondation tentent de renforcer leur collaboration et certaines anciennes nous contactent à l'occasion pour savoir si nous existons toujours, quelles sont les différences entre nos deux entités et à quoi servent les dons recueillis par l'une ou l'autre des organisations. Nous avons donc cru bon de rappeler que l'Amicale et la Fondation sont toutes deux bien vivantes, mais que nos missions diffèrent, ainsi que nos budgets. L'Amicale a été fondée en 1932 et a été inscrite officiellement en 1987 selon nos lettres patentes. Ce document mentionne que la corporation est constituée pour 1) entretenir les liens d'amitié entre les anciennes élèves, ainsi qu'entre ces dernières et les religieuses Ursulines, 2) Stimuler et perpétuer les traditions de vie chrétienne et 3) Aider l'École et les missions des Ursulines. La devise de notre association, « Accepta largire », date de 1942 et signifie « Donne ce que tu as reçu ». Pour celles qui assistent à l'assemblée générale annuelle, vous pouvez témoigner que nous appliquons notre devise pour atteindre ces objectifs. La Fondation a quant à elle été fondée en 2001, et elle contribue à plusieurs projets majeurs au sein de L'École, tout en soutenant financièrement certains élèves au plan individuel, par exemple avec des bourses d'études, des services, etc. Malgré nos différences, nos deux entités ont en commun le désir que la mission éducative des Ursulines se poursuive encore de nombreuses années.

TABLE DES MATIÈRES

Votre C.A.	4
Le mot de la présidente	6
Journée de l'Amicale 2021	8
Des nouvelles des Ursulines	9
Textes des anciennes	12
Des nouvelles de L'École	55
Des nouvelles de la Fondation	56
Des nouvelles du Pôle culturel	58
Des nouvelles des Augustines	60
In memoriam	62

VOTRE C.A.



NOM : Amélie Blanchet

ANNÉE DE PROMOTION : Secondaire V, 1998

RÔLE AU SEIN DU C.A. : Administratrice

FORMATION : DEC en tourisme de Mérici (2003) - Bac de l'Université Laval (2016)

PROFESSION : Enseignante d'anglais langue seconde au primaire

SOUVENIR DE L'ÉCOLE DES URSULINES : Outre les planchers qui craquent et les odeurs de bois, je garde le souvenir d'une immense fierté de faire partie de la grande lignée des héritières de Marie de l'Incarnation, d'avoir eu la chance de faire partie de cette histoire, de cette passion d'éduquer les jeunes qui dure depuis plus de 375 ans maintenant.

NOM : Audrey Langlois

ANNÉE DE PROMOTION : Secondaire V, 1998

RÔLE AU SEIN DU C.A. : Trésorière

FORMATION : Baccalauréat en Nutrition

PROFESSION : Nutritionniste

SOUVENIR DE L'ÉCOLE DES URSULINES : J'ai passé 10 ans de ma vie aux Ursulines. Pendant ces années, ma personnalité s'est développée, mon caractère a évolué. Je ne serais pas celle que je suis sans l'enseignement et l'encadrement reçus. Chaque fois que je retourne à l'École, je n'ai qu'à me fermer les yeux pour que les odeurs si caractéristiques me projettent dans les années 1990. Que de souvenirs!!



NOM : Danielle Drolet

ANNÉE DE PROMOTION : Philo II, 1960

RÔLE AU SEIN DU C.A. : Vice-présidente

FORMATION : Sciences sociales, service social, droit, musique (violon et contrebasse)

PROFESSION : Juriste / Fondatrice de Viol-Secours de Québec / Travailleuse sociale
Cf : Le Grand Parloir 2016, p. 12 à 16



SOUVENIR DE L'ÉCOLE DES URSULINES : Tartines de Sœur Saint-Maurice d'autant plus appréciées qu'elles m'étaient données en cachette avec le tendre sourire d'une Ursuline-Mère-substitut. Philo I 1959 : Denise est décédée en février, nous gardons son pupitre vide sur la première rangée jusqu'à la fin de juin; je suis toujours amie avec les survivantes. Les « aubades » de Mère Marie-Emmanuel (exercices de poésie). Stimulation de curiosité intellectuelle par des profs très compétents.

NOM : Elisa Baron

ANNÉE DE PROMOTION : 6e année primaire, 1988

RÔLE AU SEIN DU C.A. : Administratrice

FORMATION : Arts plastiques

PROFESSION : Travailleuse culturelle



SOUVENIR DE L'ÉCOLE DES URSULINES : J'ai la chance de partager avec vous mes souvenirs de l'École des Ursulines de Loretteville dans cette édition du Grand Parloir. Je vous souhaite une bonne lecture! Mes souvenirs de l'école du Vieux-Québec suivront peut-être dans le *Grand Parloir* édition 2022?

NOM : Isabelle Dufort

ANNÉE DE PROMOTION : Secondaire V, 1989

RÔLE AU SEIN DU C.A. : Secrétaire

FORMATION : Docteure en biologie moléculaire

PROFESSION : Professionnelle scientifique à l'INESSS

SOUVENIR DE L'ÉCOLE DES URSULINES : Des merveilleux moments passés à apprendre les matières scolaires, mais aussi qui je voulais être. Des amitiés inébranlables depuis 38 ans...



NOM : Louise Boily

ANNÉE DE PROMOTION : Secondaire V, 1975

RÔLE AU SEIN DU C.A. : Administratrice

FORMATION : Baccalauréat en biologie et maîtrise en aménagement du territoire

PROFESSION : Gestionnaire retraitée de la fonction publique

SOUVENIR DE L'ÉCOLE DES URSULINES : Le caractère historique des lieux, les camarades de classe, les pièces de théâtre présentées à la fin de chaque année scolaire à la salle de réception.



NOM : Marie-Claude Letellier

ANNÉE DE PROMOTION : Secondaire V, 1998

RÔLE AU SEIN DU C.A. : Présidente

FORMATION : Microbiologie, neurosciences, médecine

PROFESSION : Médecin spécialiste en santé publique et médecine préventive

SOUVENIR DE L'ÉCOLE DES URSULINES : Notre solidarité comme groupe ; nous étions 37 à terminer, mais très soudées! Trop d'anecdotes savoureuses pour en choisir une seule...



LES ANNÉES SE SUIVENT... ET SE RESSEMBLENT

Une autre année qui s'achève, mais j'ai encore le goût de vous dire que ce fut une grosse année, pour l'Amicale, et pour nous tous qui avons vécu plus d'une année « COVID ». Je vous avertis immédiatement, si vous êtes lassés de ce sujet, faites une lecture en diagonale, puisque la pandémie teinte grandement le texte qui suit, lui donnant probablement un petit côté sombre.

En raison des mesures sanitaires, nos activités habituelles n'ont pu avoir lieu. Lors du bazar, à tous les deux ans, l'Amicale organise une pêche miraculeuse; des élèves de chaque niveau peuvent se procurer des permis de pêche leur donnant accès à des surprises choisies avec soin par des membres du C.A. Comme les présents étaient déjà achetés depuis longtemps, nous avons plutôt distribué des sacs-cadeaux à chacun des niveaux (un pour garçon et un pour fille) à l'occasion de Noël. Habituellement, nous tenons aussi une activité annuelle avec les élèves finissant leur primaire, tire Sainte-Catherine ou autre rencontre, annulée pour une seconde année. Pour les prix de l'Amicale aux personnalités de l'année, nous ne pourrions les remettre en personne encore en 2021. Nouveauté cette année, plutôt que de donner deux prix pour les finissants, c'est une personnalité par classe; il était en effet difficile de choisir avec une si belle relève.

Cette année, nous avons fonctionné en mode Zoom; des anciennes de très loin, même d'Allemagne, ont pu se joindre à nous. Alors que l'an dernier nous avions prévu et annulé un goûter causerie avec les religieuses, deux activités virtuelles (28 décembre et 10 avril 2021) ont permis aux anciennes d'échanger avec les religieuses. Nous souhaitons qu'une activité en présentiel puisse se tenir avec ces dernières dans la prochaine année, tout comme la publication d'un projet photo que notre trésorière tente de réaliser avec elles depuis maintenant deux éditions du *Grand Parloir*. Les deux rencontres avec les religieuses nous ont fait réaliser que certaines anciennes apprécieraient des échanges plus « libres », afin de s'informer, prendre des nouvelles. Nous tenterons de reprendre cette expérience dans la prochaine année. Aussi, nous réfléchissons à une activité musicale, suite à une suggestion d'une ancienne.

Lors de la dernière assemblée générale, en mode Zoom, nous étions très peu de participantes. Il est vrai que lors des retrouvailles, ce n'est jamais l'activité la plus courue, il aurait été tout de même gênant de procéder à un quelconque vote. Puisque nous anticipons qu'il soit encore difficile de nous réunir en présence lors des prochaines retrouvailles, nous vous proposons un sondage pour obtenir vos suggestions quant à l'avenir de l'Amicale (<https://fr.surveymonkey.com/r/99NJZCH>). Par la même occasion, nous cherchons à obtenir un portrait de nos membres et recueillir tout commentaire ou suggestion que vous aimeriez laisser concernant nos différentes activités. Comme nous en faisons mention depuis maintenant deux assemblées générales, nous tentons de resserrer la collaboration avec la Fondation et avons déjà abordé la question de l'avenir des deux entités dans un futur rapproché. À l'assemblée générale de cette année, nous discuterons des différentes propositions concernant l'avenir de l'Amicale, incluant celles que vous aurez ajoutées. N'hésitez donc pas à communiquer avec nous, si vous avez l'intérêt de vous impliquer advenant le statu quo. Notez bien qu'il n'y a pas d'endroit dans le sondage pour donner vos coordonnées, puisque nous préférons préserver l'anonymat des répondants du sondage pour obtenir des réponses moins sujettes au biais de désirabilité sociale.

En tissant des liens avec la Fondation, j'y ai rencontré des femmes et des hommes ayant le même désir : la survie de cette institution datant de 1639. Aux rencontres de la Fondation, j'ai aussi fait la connaissance du nouveau directeur de L'École, Monsieur Marc Dallaire. Depuis mon implication auprès de l'Amicale, Monsieur Jacques Ménard occupait ce poste. Il possédait une formation religieuse, et dégagait cette aura destinée aux lieux monastiques. Après tant d'années, j'étais donc curieuse de découvrir Monsieur Dallaire. En essayant de trouver un mot pour décrire cet homme, aussi directeur du Collège François-de-Laval, plusieurs me venaient en tête, dont une bonne part représentaient les qualités d'un leader. L'ancien et le nouveau directeurs ont en commun de dégager la bienveillance et s'expriment tous deux d'une voix posée, avec grand calme, parfait pour nos religieuses qui détestent le « bruit » comme plusieurs me l'ont déjà mentionné. Moi qui parle fort, j'en ai certainement irrité quelques-unes! Je devais faire une entrevue avec Monsieur Dallaire pour le présent *Grand Parloir*, mais le temps a manqué. Je me promets de faire cette entrevue l'an prochain, si ce dernier accepte de remettre l'exercice. Je tiens à le remercier ici de nous permettre de vivre avec l'espoir de dernière minute d'un pique-nique au Jardin des Mères et d'une assemblée générale en présentiel, puisqu'il a accepté qu'une décision tardive puisse être prise.

Depuis toutes ces années sur le C.A. de l'Amicale, j'ai occupé différents postes : administratrice, secrétaire et présidente. Je suis attachée à l'Amicale, ainsi qu'à ses anciennes, et la participation à différents projets me tient à cœur. Malgré tout le vouloir, je dois vous avouer que je n'ai pas été à la hauteur des tâches qui m'ont été confiées cette année. Loin de chercher des excuses, à titre personnel, l'année « COVID » fut d'une intensité particulière. Lors des dernières retrouvailles, j'avais eu mes derniers examens dans la semaine précédente, soient ceux du Collège Royal en santé publique et médecine préventive. À 40 ans, j'ai donc débuté ma pratique professionnelle, ce qui n'est déjà pas simple en temps normal. Et disons qu'être médecin en santé publique dans le contexte de pandémie de COVID, les semaines sont assez occupées. En plus de prendre plusieurs décisions, il faut conjuguer avec la sortie fréquente des (nombreux) nouveaux guides de nos instances scientifiques et s'occuper de nos dossiers prioritaires. De mon côté, compte tenu des événements de la dernière année, mes tâches de santé publique m'ont occupée professionnellement et bénévolement. Lorsque je vous écrivais à pareille date l'an passé, j'étais en fin de résidence et effectuais mes actions de plaidoyer à l'abri de mes futurs évaluateurs d'examens. Avec quelques alliés, nous formions un regroupement de personnes dépourvues d'autonomie professionnelle, mais ne pouvant demeurer silencieuses devant la campagne de désinformation à saveur « trumpiste » en lien avec la pandémie.

Ainsi la dernière année en fut une pour moi de désenchantement, et comme plusieurs travailleurs de la santé, j'ai senti que ma conscience professionnelle était heurtée pendant la crise. Jadis, je voulais faire de la politique; quelques années plus tard, je réalisais que ce ne serait pas bon pour mon cœur d'aller dans cette voie. Il y a quelques années, j'ai découvert ma voie en santé publique; présentement, je réalise que d'œuvrer au sein du régime de santé publique actuel est intrinsèquement lié au politique. C'est pourquoi au moment d'écrire ces lignes, je peux vous annoncer que je serai plus libre à partir de septembre, émotivement, puisque je réorienterai ma carrière. Comme mon poste est au ballottage cette année, je pourrai mieux m'investir, si vous me renouvez votre confiance. Cependant, certains membres du C.A. quitteront le navire à la prochaine assemblée, et nous aurions besoin de relève pour cette prochaine année quels que soient les résultats du sondage et les discussions subséquentes à l'assemblée générale. Nous vous y attendons donc en grand nombre, en présentiel et/ou virtuellement. Surveillez notre site Facebook et vos courriels.

Marie-Claude Letellier

Présidente de l'Amicale

Sec V, 1998

RETROUVAILLES 2021

Prenez note que la journée des retrouvailles de l'Amicale aura lieu le 18 septembre prochain.

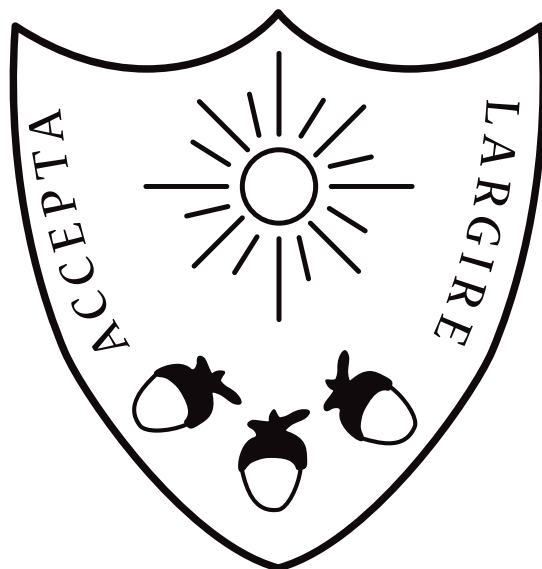
Pour le moment, nous pouvons annoncer que la journée aura lieu en format virtuel. Advenant que les mesures sanitaires permettent des rassemblements en personne, nous pourrions offrir les activités en présentiel. La décision finale sera prise le **1^{er} septembre**. Nous vous tiendrons au courant sur notre site Facebook et par courriel si vos coordonnées sont à jour. Si vous n'avez pas accès à Facebook ou que vous n'avez pas d'adresse courriel, avertissez-nous par courrier à l'avance et nous pourrions vous rejoindre par téléphone.

Compte tenu que la décision finale sera prise à la dernière minute, et qu'il serait éventuellement difficile de trouver un traiteur, nous avons pris la décision de demander aux participants de la journée d'apporter leur dîner. Ainsi, si nous pouvons nous rencontrer, nous pourrions dîner au Jardin des Mères.

Peu importe la formule finale, nous vous donnerons tout de même accès à l'assemblée générale et à l'activité culturelle en mode virtuel pour celles qui ne pourraient se déplacer.

Nous espérons vous retrouver en grand nombre le 18 septembre prochain peu importe la formule de la rencontre.

C'est un rendez-vous!



EN DIRECT DES JARDINS D'ÉVANGELINE

Malgré la distance que le confinement nous impose, nos chères mères Ursulines pensent à nous. Voici quelques mots qu'elles souhaitaient nous laisser dans l'espoir de prochaines retrouvailles.

Je suis en télétravail tous les jours.

Je rencontre des jeunes en orthopédagogie et d'autres pour la préparation aux sacrements. J'ai en tout 120 élèves. Je suis bien heureuse de pouvoir continuer ma mission auprès des jeunes!

Sr Jocelyne Mailloux, osu



Sr Jocelyne Mailloux



Sr Andrée Leclerc

Étant née dans Charlevoix, je suis fascinée par la montagne au loin, la grandeur du ciel et toute beauté de la nature!

Cette vue de mon balcon élève mon âme et la remplit d'une joie indicible. Je ne suis pas emprisonnée dans un lieu. Je suis libre de m'envoler dans les sphères éthérées pour faire le tour du monde comme « celle » qui a traversé les mers pour m'emmener avec elle en ce lieu où j'ai connu et aimé tant de jeunes étudiantes comme vous, afin de vivre le « Accepta largire »! Portez-vous bien! Amitié!

Sr Andrée Leclerc, osu

Sœur Geneviève aime beaucoup les animaux.

Elle avait chez elle un chien appelé Titoc. Une animatrice de loisirs aux Jardins apportait de temps à autres divers animaux que Sr Geneviève appréciait beaucoup. Elle chante encore très bien et apprécie nos visites à l'Oasis (infirmierie).

Beaucoup de gens promènent leur chien et Sr Geneviève en jouit de sa fenêtre.



Sr Geneviève Plamondon

Avec les années il se produit des changements, c'est pourquoi, chères anciennes, j'ai pensé vous faciliter la tâche en vous présentant mon nom, mon visage et mon numéro d'appartement.

Comme vous le constatez, je serai heureuse de vous accueillir chez moi; certes ce n'est pas le grand parloir, mais la joie de vous rencontrer sera la même. Je pense à vous en ce temps difficile pour vous qui avez des responsabilités. Je vous accompagne par le souvenir et la prière.

Au plaisir,
Sr Rita Beaudoin, osu



Sr Rita Beaudoin

Bonjour! Comme vous voyez, je suis du côté de la cour intérieure. J'ai surnommé mon domaine « Balconville! »

J'ai beaucoup de temps pour penser à vous, prier pour vous et... tricoter! J'espère que nous pourrons nous revoir après ce long confinement...

Bon courage à chacune!
Sr Rita Champagne, osu



Sr Rita Champagne

Bonjour à chacune et spécialement à mes anciennes élèves du primaire que j'aime encore et que je suis si heureuse de revoir!

Je suis arrivée aux Jardins d'Évangéline au mois d'août 2020 et je me trouve très bien. Je rends service de multiples façons à mes sœurs et j'ai la responsabilité, avec un comité, de garder le site web des Ursulines de l'Union canadienne à jour ainsi que la page Facebook. Vous me voyez ici dans la salle communautaire; j'y viens pour nos rencontres fraternelles, le partage d'Évangile de la Maisonnée, la prière des Vêpres, entre autres...

Avez-vous le goût d'une rencontre? Faites-moi signe : 581 628-1638. En mode virtuel, je suis disponible dès maintenant ou en présentiel après le confinement. Nous partagerons de bons souvenirs!

Bon courage à chacune!

Sr Diane Gagnon, osu

Primaire de 1971 à 1973 et de 1982 à 1990



Sr Diane Gagnon

Des hauteurs de mon quatrième, pomme à la main,

j'admire la nature qui s'éveille, les arbres impatients de reverdir, j'hume l'air pur du grand Beauport, j'écoute le silence ambiant, j'apprécie la fraîcheur du vent qui fouette les joues...

comme vous toutes, je vis de mon mieux le temps de pandémie consciente d'être parmi les plus favorisés...

A chacune et à chacun des vôtres, mes meilleurs souhaits

pour une heureuse « vie d'après »...

Sr Suzanne Pineau, osu

Versif 1952, Philo II



Sr Suzanne Pineau

GABRIELLE MARCEAU : TRAVAILLER POUR LE RÈGLEMENT DES DIFFÉRENDS INTERNATIONAUX ET LA COLLABORATION INTERNATIONALE

Les comptes de fées existent.

Les princesses aussi. Le cœur des petites filles qui voient grand peut rêver aux fées, aux princesses, mais aussi à être de ceux et celles qui réalisent des rêves en étudiant, en travaillant fort et en étant compétents. C'est l'histoire de Gabrielle Marceau que je vais vous raconter. Elle aurait raison de croire aux fées, l'une d'elles veillait sur son berceau. Elle aurait pu aussi vouloir être une princesse, mais quand elle était jeune, ce n'était pas encore la mode des dentelles et froufrous roses au Québec!

Gabrielle Marceau a, de fait, vu le jour dans une famille où l'on valorisait autre chose : les études, le savoir, les échanges, le sport, le plein développement de son potentiel et l'entraide. Elle est la fille de Godelieve de Koninck et de Vincent Marceau, tous deux appartenant à deux illustres familles de Québec comptant de nombreux enfants et dont plusieurs membres se sont engagés dans la vie intellectuelle et sociale de la capitale. Et les voisins d'en face étaient de la famille St-Laurent, plus précisément les petits-enfants de Louis St-Laurent, premier ministre du Canada de 1948-1957. Un milieu favorisé et favorisant à bien des égards.



Comme sa mère, Gabrielle a fait ses études au Vieux-Monastère; elle y est arrivée en 7^e année pour quitter l'institution en secondaire IV afin de terminer son secondaire dans un nouveau programme au campus Notre-Dame-de-Foy qui jumelait secondaire V et Cegep I et II. Sont ensuite venues les études de droit, d'abord à l'Université Laval et ensuite à l'Université de Sherbrooke dont elle est ambassadrice depuis 2007.

Mais, avant d'aborder la carrière professionnelle proprement dite, revenons à Gabrielle au moment où s'élaborent les grands rêves de l'adolescence. Les conversations familiales et l'amitié développée avec Michel St-Laurent, le voisin d'en face déjà bien intéressé par la question internationale en raison de son travail avec Contact Canada et son expérience dans l'aviation, ont fait germer chez Gabrielle le désir de travailler à l'international. À quinze ans, elle part six semaines avec son amie Christiane Dorion (une consœur des Ursulines) pour se rendre voyager en Europe (France, Belgique et Angleterre), résidant chez des membres de la famille, chez des amis d'amis et dans une ou deux auberges de jeunesse... Ce voyage excitant et exigeant (qui, selon elle, serait impensable aujourd'hui) a fait croître sa sensibilité aux autres cultures et a ouvert son esprit à la dimension internationale.

La mèche est allumée et le droit lui semble la voie idéale pour réaliser son rêve. Mais le programme offert à l'Université Laval la laisse sur son appétit et elle arrête au bout d'un an et demi le temps de se réorienter. C'est le programme de l'Université de Sherbrooke qui répondra parfaitement à ses attentes et saura l'orienter définitivement vers le droit international.

En 1982-83, elle complète ses études à l'École du Barreau, à Ottawa. Ce fut pour elle un important contact avec la réalité internationale, non seulement parce qu'Ottawa, à titre de capitale nationale, offre des conférences et des rencontres avec des représentants de partout dans le monde, mais parce que Gabrielle a profité de son séjour dans cette ville pour s'impliquer dans deux (2) comités étudiants relevant de l'Université d'Ottawa où l'École du Barreau donnait ses cours, ce qui permettait aux étudiants de participer aux activités parascolaires de l'Université. En plus de s'impliquer dans le comité sur le désarmement et le comité d'Amnistie internationale, Gabrielle a participé aux travaux du journal de l'université, toutes ces activités lui permettant de rencontrer beaucoup d'étudiants étrangers.

Elle a fait ensuite un stage d'avocate à Montréal puis est revenue à Québec en décembre 1983. Elle se marie dans cette ville et pratique chez Joli-Cœur Lacasse pendant cinq (5) ans avant de partir, à l'automne 1988, faire une maîtrise au London School of Economics (LES) et un doctorat en droit international économique à University College London (UCL), Angleterre, qu'elle obtiendra en 1993. Sa thèse de doctorat a été publiée par Oxford University Press.

Diplôme en poche, elle rentre au pays avec l'intention de devenir professeure à l'Université, non sans avoir fait, à l'été 1992, un stage à la Commission européenne, division de la concurrence, section internationale. Mais au Québec, il n'y a pas de poste disponible pour elle.

En février 1994, une amie l'appelle pour lui faire connaître l'ouverture d'un poste à l'Organisation mondiale du commerce (OMC) à Genève. À cette date, cette prestigieuse organisation ne porte pas encore le nom d'OMC qui deviendra officiel en 1995. C'est le GATT (General Agreement on Tariffs and Trade) qui, depuis 1948, constitue un accord et une organisation « provisoire ». Gabrielle envoie sa candidature. Le poste offert est un poste sénior et sa candidature est rejetée. Elle se dit qu'elle aura au moins tenté sa chance. Mais, ô merveille, quelques mois plus tard, en juin 1994, elle reçoit un appel du secrétariat du GATT. On est intéressé par sa candidature et on a redéfini le

poste. Elle se présente à l'entrevue. Elle n'est sûrement pas seule sur les rangs. Elle est nerveuse, elle joue gros. On lui demande pourquoi on devrait la choisir, elle? Avec l'ardeur de ses convictions, elle répond : « Parce que c'est mon rêve et ma mission »!

Et elle est choisie! Gabrielle est donc à l'OMC depuis septembre 1994. Depuis mai 2020, elle est conseillère sénior à la Division de la recherche, après avoir été conseillère juridique au Cabinet du directeur général de l'OMC, Pascal Lamy, et conseillère principale à la Division des affaires juridiques pendant vingt (20) ans, où sa principale fonction était d'assister et de conseiller les membres des groupes spéciaux saisis des litiges entre les gouvernements membres de l'OMC.

Ces groupes spéciaux sont constitués de juges, au nombre de trois (3), souvent des ambassadeurs et des experts internationaux, choisis par les parties. Ces juges ont pour tâche de trancher un litige et ils sont conseillés par une équipe de 2 à 10 experts du Secrétariat de l'OMC qui connaissent l'objet des différends, leur historique et la jurisprudence qui leur est applicable. Gabrielle a donc participé aux travaux pour résoudre quelque trente (30) litiges de commerce international.

Pour les simples mortels, la question qu'on peut se poser est à quoi sert l'OMC? Il faut consulter le site de l'Organisation pour réaliser à quel point cette juridiction a à intervenir sur le plan d'une foule de sujets. Tous les accords de libre-échange et de commerce international ont pour but de justifier la pensée de Frédéric Bastiat (1801-1850), économiste français, qui disait : « Si les marchandises ne traversent pas les frontières, les soldats le feront ». Il existe un lien clair entre la paix, la sécurité, le développement durable et le commerce équilibré et régulé.

Mais qui dit accord, traité, entente, dit aussi divergence d'interprétation des accords, traités et ententes. C'est le rôle du système de règlement des différends de l'OMC de trancher. Ce fut longtemps le rôle de Gabrielle d'aider à ce que le jugement soit rendu à la satisfaction des parties. L'OMC devient un tribunal de la paix.

Cependant, depuis décembre 2019, l'Organe d'appel qui était une instance supérieure à ces groupes spéciaux n'est plus opérationnel, ce que déplore Gabrielle. L'année 2020 a été une année charnière dans l'organisation de l'OMC, le directeur général ayant en outre annoncé sa démission après le premier confinement et n'ayant pas encore été remplacé. La pandémie de COVID-19 représente un bouleversement sans précédent de l'économie mondiale et du commerce international, la circulation des marchandises, services et personnes étant réduite dans le monde entier. Cette question est abondamment développée sur le site Internet de l'OMC et fait voir l'ampleur et l'importance des sujets dont l'OMC a à traiter en lien avec cette situation particulière. Que l'on pense uniquement à la production des vaccins qui demandent une collaboration non seulement des différents pays pour leur production, leur vente et leur libre circulation, mais également la collaboration des secteurs de recherche dans chacun des pays impliqués (privé, public et universitaire)! Coopération, collaboration et coordination, voilà bien trois (3) maîtres-mots de la production des vaccins. Et le rôle de l'OMC est primordial pour en assurer la bonne marche.

Parallèlement à son travail à l'OMC, Gabrielle Marceau a poursuivi une carrière de professeure à la Faculté de droit de Genève (UNIGE). Elle y assume l'enseignement du Droit de l'OMC depuis 2000 et, depuis 2013, l'Introduction au WTO Law (droit du World Trade Organisation, le sigle anglais de l'OMC). Elle supervise actuellement six (6) doctorants. Elle est professeure invitée dans d'autres institutions. Cette vie universitaire qu'elle mène à temps partiel, mais

de façon régulière, lui apporte beaucoup de satisfaction sur le plan personnel. Tous les deux mois, elle reçoit chez elle ces étudiants au doctorat qui viennent faire rapport de leurs travaux, échanger avec elle et leurs collègues et dîner ensemble. Elle y a développé des échanges très riches.

Outre le travail professionnel, Gabrielle s'implique pour des causes humanitaires et sociales, comme les questions relatives au déminage des pays en guerre, à Médecins sans frontières et à l'aide aux enfants victimes d'abus sexuels.

Gabrielle est membre de plusieurs associations professionnelles. Elle a à son actif la publication de trois (3) livres, de nombreux chapitres publiés dans des ouvrages collectifs et d'une foule d'articles publiés dans des revues juridiques. Son curriculum fait dix (10) pages!

Quelle belle conversation j'ai eue avec cette femme qui est restée toute simple malgré le succès. En deux heures, nous avons abordé une panoplie de sujets et elle m'a laissée tout à fait libre de poser mes questions auxquelles elle a répondu avec franchise et cordialité. À propos de son passage au Vieux-Monastère, elle est très positive et très reconnaissante pour la rigueur de l'enseignement reçu. Elle garde de ces années d'adolescence un sentiment de protection et de sécurité et n'hésite pas à dire que les religieuses ont été pour elle, à l'époque, d'un grand appui dans son cheminement personnel. Elle a conservé des amies de cette période et a repris contact avec d'autres anciennes consœurs grâce à l'Amicale.

Rêver et réaliser son rêve, quelle chance! La chance ne vient jamais seule cependant. Le travail, la constance, l'attitude devant les difficultés et les défis sont des atouts indispensables pour y parvenir. La retraite n'est plus très loin maintenant. En Suisse, la retraite est obligatoire à 65 ans, du moins en ce qui concerne l'implication de Gabrielle à l'OMC et à l'Université de Genève. Après les quelques années qui restent à la carrière, elle reviendra au Québec et pourra dire :

Heureux qui, comme Ulysse a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy-là qui conquit la toison
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge!

Joachim du Bellay (1522-1560)

Et cette famille qui l'attend est nombreuse et tous seront contents de la retrouver pour festoyer dans leurs grandes maisons de La Malbaie, au pays de Charlevoix!

Francine Huot

Philo II, 1965

TREBLINKA BÉNÉVOLAT DANS L'ANCIEN CAMP D'EXTERMINATION - L'EXPÉRIENCE D'UNE VIE 2001

Lorsque, il y a quelque 20 années, nous avons annoncé à notre entourage que nous partions, mon mari et moi, pour la Pologne afin de travailler sur le site du «camp de la mort» de Treblinka, les réactions ont couvert un large spectre, allant de la stupéfaction à des doutes sur notre santé mentale!

«Vous ne trouvez pas mieux pour passer des vacances?»

«L'un de vous deux prépare-t-il une thèse en histoire?»

«C'est peut-être original, mais POURQUOI?»

POURQUOI?

Reinhard, mon mari, est né en Allemagne et a grandi à Berlin. Il est venu à Québec grâce à l'Université Libre de Berlin qui lui a offert une bourse pour une année. C'était en 1970... et il est toujours ici. Et moi, je vis à l'encontre du dicton «Qui prend mari prend pays». Mais disons que, tout en restant profondément Québécoise, j'ai épousé la culture, la langue et l'histoire allemandes.

Les Allemands, qu'ils aient été nazis ou non, portent encore maintenant, et cela vaut même pour les générations de l'après-guerre, le poids de la *Kollektivschuld*, de la culpabilité collective. On a exterminé plus de six millions de Juifs, de Gitans (Sinté et Roms), de personnes handicapées, d'opposants politiques, dans des conditions et avec des moyens qui dépassent l'entendement.

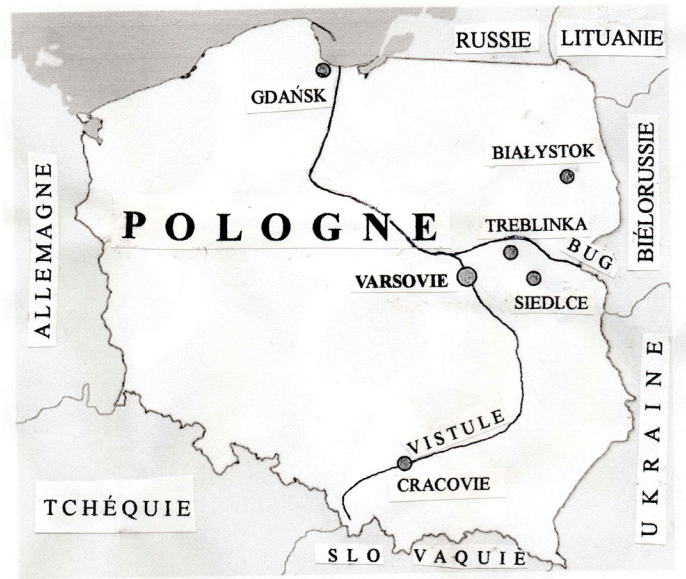
Dans une perspective de réparation morale et de «devoir de mémoire», plusieurs organismes allemands se consacrent à la sensibilisation à cette page horrible de l'histoire et ont comme devise commune *Nie wieder* - jamais plus.

C'est ainsi que nous nous sommes intégrés à l'un d'eux, a-religieux mais dépendant de l'Église luthérienne allemande: ASF ou Aktion Sühnezeichen Friedensdienste, que l'on peut traduire librement par «Action symbolique de réconciliation en vue de la paix». On y accepte toutes les personnes qui adhèrent à cet objectif, peu important

leur nationalité, leur langue, leur formation. Les seules exigences:

- avoir 18 ans;
- être en bonne santé psychologique et physique;
- savoir s'accomoder de conditions de logement et d'alimentation minimales.

Répondant à toutes ces conditions, nous avons choisi Treblinka parmi une dizaine de destinations offertes par ASF. Chaque année, l'organisme met sur pied des «camps» dans un grand nombre de pays ayant souffert du passage des armées allemandes (France, Pays-Bas, Norvège, Russie, Ukraine, Pologne, etc.), y invite des bénévoles pour l'exécution de toutes sortes de tâches et, de plus en plus, pour familiariser les jeunes avec des pans de l'histoire dont ils ont, bien souvent, seulement vaguement entendu parler.



Treblinka est situé en Pologne, ce qui nous permettra de pratiquer un peu de polonais et d'apprendre davantage sur la culture de ce pays qui a donné au monde, entre autres, Chopin et Marie Curie. Reinhard s'intéresse d'ailleurs à la langue polonaise depuis un certain nombre d'années.

Voilà pourquoi, un jour de juillet, nous allons en train de Berlin à Varsovie. À la gare de l'Est, nous prenons un train régional en direction de Białystok. Il est presque vide. Une Polonaise a compris que nous sommes des étrangers et essaie de parler avec nous – en polonais, bien entendu. Elle tient à nous dire et insiste lourdement que ce n'est pas vrai que des Polonais ont perpétré un pogrom et tué des Juifs en 1941 dans la ville de Jedwabne près de Białystok. Nous avions

pourtant lu que le président polonais de l'époque, Aleksander Kwaśniewski, venait de présenter ses excuses pour le massacre par des Polonais de plusieurs centaines de Juifs dans cette ville.



Il est connu que les Polonais se voient – à raison – comme des victimes. Cependant cette attitude mène parfois à de l'aveuglement. On ne veut alors pas voir que l'antisémitisme est bel et bien présent en Pologne. La dame rencontrée dans le train était un exemple.

Après cette entrée en matière, nous débarquons à la gare de Małkinia, à proximité de Treblinka. La gare est à environ 90 km au nord-est de Varsovie. Notons que, pour les lecteurs qui seraient moins familiers avec la géographie de la Pologne, j'ai joint des cartes sommaires à mon texte, permettant de situer la plupart des villes et villages que je mentionne.

Deux membres de l'équipe d'ASF viennent nous accueillir sur le quai... et ne peuvent cacher leur stupéfaction de se trouver en face de deux quinquagénaires! Ben se présente: Berlinois, 24 ans, étudiant en sciences po et chef

du «camp». Il est accompagné de Patrick. Nous apprenons que l'équipe comprend neuf personnes. Deux Polonais qui s'étaient inscrits ne sont pas venus. Les langues du «camp» devaient être l'allemand et le polonais. Puisqu'il n'y a que des Allemands – et deux Canadiens parlant allemand, la langue du «camp» sera donc l'allemand. Dommage: une occasion de moins de pratiquer un peu le polonais!

Tous les membres de l'équipe – sauf nous – ont entre 18 et 24 ans. Immédiatement nous rassurons Benedikt et Patrick: oui, nous avons l'âge de leurs parents (et même un peu plus), mais nous nous considérons comme deux parmi les neuf et nous suivrons les décisions du chef à la lettre.

Nous avons répété la même promesse aux cinq autres, qui nous attendaient. Tout de suite, nous nous sommes sentis intégrés et l'écart d'âge semblait estompé. À l'occasion cependant, l'expérience des «aînés» était utile: «Hélène, Zoya s'est coupée à un bras dans les ruines du blockhaus. On ne sait pas quoi faire; peux-tu venir vite?» – «Reinhard, la douche n'arrête pas de couler et l'eau est rendue dans le couloir; tu sais comment bloquer le tuyau?»

À 6 heures du matin: «Hélène, hier soir Patrick a fumé du pot et pris trois bières. Il respire, mais on n'est pas capable de le réveiller. Viens voir, s'il te plaît!» Eau froide, petites secousses; il ouvre les yeux. «Je ne peux pas aller travailler...» et il se rendort. Son pouls est lent, mais ce n'est rien d'inquiétant et il nous rejoint à midi.

En dehors de ces événements, nous partageons toutes les tâches attribuées par Ben à deux «campeurs» à la fois: cuisine, courses, ménage, vaisselle.

Le site Internet d'ASF mentionnait que, pour être admis, il fallait pouvoir s'accomoder de conditions de vie minimales. Pour nous elles étaient au-dessous de toutes nos attentes, mais l'expérience fut d'autant plus riche.

LE LOGEMENT

L'équipe était installée dans le petit village de Wólka Okraglik, à quelque trois kilomètres du camp d'extermination de Treblinka. Le village compte un peu plus de 300 personnes. On avait mis à notre disposition une école primaire dont les élèves étaient en vacances. Chaque «chambre» consistait en une salle de classe vide, et qui voulait pouvait l'habiter seul(e). On y dormait à même le sol, sur un plancher de bois, dans son sac de couchage. Point. Par égard pour notre âge, on nous a proposé la plus grande – et la plus belle – salle, où on avait installé deux matelas de sol, soi-disant trouvés dans un gymnase... que nous n'avons jamais vu. Nous avons pris un des matelas, laissé le deuxième à un autre couple et partagé la salle de classe avec au moins trois autres personnes.

Au fond d'un corridor, il y avait une salle d'eau. Au centre, deux lavabos flanqués chacun d'une douche «à aire ouverte». Aux extrémités, deux toilettes garçons/filles. La salle des profs est devenue notre espace commun: une longue table et des chaises en rotin piquant servent de coin de réunion, de rédaction et de salle à manger. Juste à côté, un évier, une vieille cuisinière au gaz (qui me fait peur!), un frigo de 50 ans au moins, sans congélateur.

Qui dit école primaire dit aussi cour de récréation. Ici, un espace peu soigné, avec table à pique-nique, quatre bancs, balançoires vermoulues, mini-poêle à bois; petite piscine en plastique et boyau d'arrosage en guise de machine à laver. Corde à linge? Les piquets de la clôture!

La directrice de l'école avait un appartement de fonction dans la bâtisse. La conversation avec elle n'était pas facile à cause de la barrière de la langue. Nous avons cependant cru comprendre que l'école était sur le point de fermer ses portes. Madame Truskolaska nous a fait part de son projet de transformer la bâtisse en auberge pour les visiteurs du Parc paysager aménagé le long de la rivière Bug.

L'ALIMENTATION

Oublions toute notion de gastronomie! À quelques centaines de mètres de l'école, une fermière tient ce que j'oserais à peine appeler un dépanneur. Farine, sucre, lait, pain, conserves occupent quelques étagères. On veut des œufs? Elle va au poulailler et en ramène une dizaine dans son tablier. Un poulet? Elle égorge celui de son choix, le plume, le vide et l'enroule dans du papier journal. Les légumes sont cueillis sur demande dans son potager. Un coin de la boutique constitue la SAQ du village: empilade de caisses de vodka, de bière locale, de vins aux étiquettes en polonais et en russe. Santé!

Une fois rentrée à l'école, l'équipe des deux «campeurs» désignés pour préparer le souper essaie de tirer le meilleur parti de ses achats. Le résultat varie d'un soir à l'autre, mais une chose est certaine: on n'a jamais mangé aussi frais!

Afin de varier le menu, certains de nos compagnons sont partis dans les forêts environnantes cueillir des champignons. C'est bon, mais il faut les connaître! Un jour, à peu près tout le monde a eu de graves problèmes de digestion après un excellent repas aux champignons.

BREF HISTORIQUE

Le 1er septembre 1939, les armées allemandes envahissent la Pologne; cette date marque le début de la IIe guerre mondiale. En moins d'un mois, la Pologne dut capituler; sa force militaire était de beaucoup inférieure à celle de l'Allemagne.

En outre, dès le 17 septembre 1939 l'URSS attaquait la Pologne à partir de l'est. L'Allemagne et l'URSS se partageaient ainsi le territoire polonais en fonction d'un protocole secret annexé au traité de non-agression signé le 23 août 1939 par les ministres des Affaires extérieures de l'Allemagne, von Ribbentrop, et de l'Union soviétique, Molotov. Une bonne partie de la frontière tracée par les deux envahisseurs suivait la rivière Bug. Małkinia, où nous sommes arrivés en train, se trouvait ainsi occupée par l'Armée rouge tandis que Treblinka était sous administration allemande.

Si j'ose résumer en quelques phrases les buts de la politique national-socialiste, je dirais ceci: pour garantir l'essor de l'Allemagne et de la nation allemande, il fallait ce qu'on appelle *Lebensraum*, soit de l'espace «vital» pour les Allemands (d'où les guerres de conquête), et il fallait débarrasser l'Europe des *Untermenschen*, c'est-à-dire des «sous-hommes», des êtres humains de seconde catégorie, qui diminuaient, selon la philosophie national-socialiste, la valeur globale de l'humanité. Les «pires» de cette seconde catégorie d'humains étaient évidemment les Juifs, suivis de près des Gitans (Sinté et Roms), des handicapés, des homosexuels... et des Slaves.

L'Allemagne national-socialiste avait donc dès le début l'intention de se tourner contre l'URSS, de conquérir de l'espace au détriment de ce pays et de «libérer» les espaces conquis de sa population juive et slave au profit de l'Allemagne et de sa population «aryenne».

Le traité de non-agression avec l'URSS donnait à Hitler le temps et la possibilité de vaincre la France, d'expulser les Britanniques de l'Europe continentale et de préparer en catimini la guerre contre l'Union soviétique.

Le 22 juin 1941, l'Allemagne a attaqué l'URSS – qui ne s'attendait pas à cette guerre. Très rapidement les Allemands ont envahi de vastes portions du territoire soviétique et beaucoup de Juifs et de Slaves se sont retrouvés sous domination allemande. Cela rendait urgent le règlement définitif de la question des *Untermenschen* et notamment des Juifs.

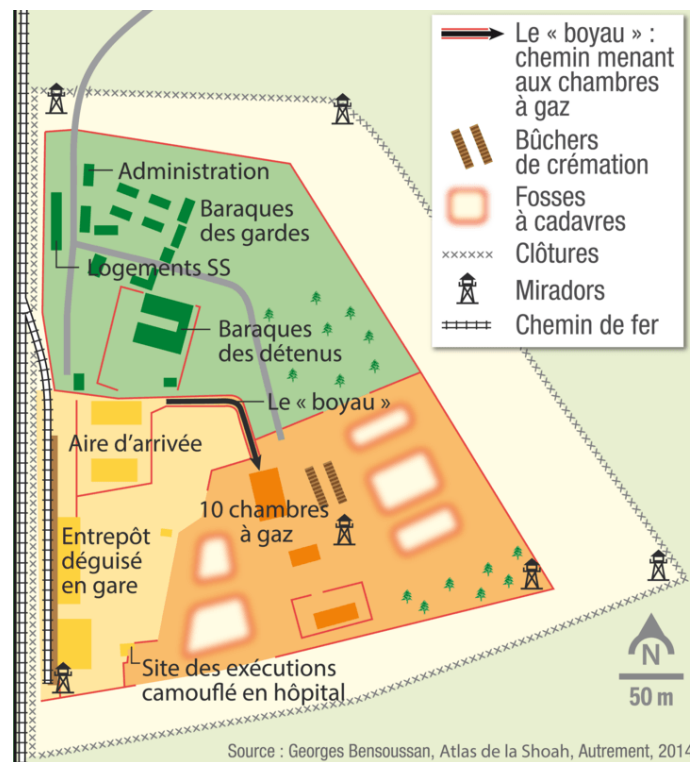
À la conférence de Wannsee en banlieue de Berlin, le 20 janvier 1942, les responsables nazis ont défini les méthodes exactes à employer pour atteindre l'élimination des Juifs de tous les territoires sous domination allemande.

Cela concernait tout particulièrement Hans Frank, le responsable du «Gouvernement général». Ce terme désignait un territoire comprenant la plus grande partie de la Pologne (Varsovie, Cracovie, et aussi Treblinka). Notons que certaines parties de la Pologne avaient été annexées par l'Allemagne et ne faisaient pas partie du «Gouvernement général». Je pense ici en particulier à la région d'Auschwitz.

Un million et demi de Juifs vivaient dans le «Gouvernement général». La tâche de Frank consistait d'abord à regrouper tous les Juifs dans des ghettos, et ensuite à assurer leur transport vers des camps d'extermination. Ces camps furent construits à différents endroits à l'intérieur du «Gouvernement général». Treblinka n'était qu'un camp parmi plusieurs autres. Tous avaient la particularité d'être situés dans des zones très isolées, loin de toute agglomération. Car les Allemands ne tenaient pas à ce que l'élimination des Juifs se fasse au vu et au su de tout le monde. Ils voulaient agir dans le plus grand secret possible, sans faire de vagues.

Construit dans une zone reculée, pleine de forêts, sans grande ville, et entouré d'une population clairsemée, le camp de Treblinka présentait un avantage indiscutable. Il était tout près d'une voie ferrée peu utilisée (ligne Malkinia – Siedlce) dont un embranchement menait à une sablière. Un premier camp, appelé camp de travail, avait été installé en 1941 près de cette sablière, au bout de l'embranchement. Pour le camp d'extermination (Treblinka 2), les Allemands ont choisi un site plus près de la voie principale, à environ trois kilomètres du village de Wólka Okraglik. Comble du cynisme, on construisit à l'entrée du camp la façade d'une fausse gare, pour donner aux condamnés l'illusion qu'ils débarquaient dans un vrai village. C'est que, au moment de la liquidation du ghetto de Varsovie, on les entassait par milliers dans des trains de marchandises, en faisant miroiter la fausse promesse qu'on les conduirait dans des territoires de l'Est, où ils pourraient bâtir des fermes, avoir espace et nourriture... en somme bénéficier de la vie «normale» qu'on leur avait confisquée en les enfermant dans un ghetto, entourés de murs de pierre et de fils barbelés.

À peu près tous les Juifs de Varsovie ont été envoyés à Treblinka. On avait commencé dès 1939 à les persécuter: obligation de porter un brassard blanc avec l'étoile de David tracée en bleu; identification de leurs magasins, confiscation



des appareils radio, interdiction de voyager en train. Puis arrive, le 12 octobre 1940, l'ordre des Allemands de déménager au centre-ville de Varsovie. En deux semaines, 440 000 Juifs se voient entassés dans un espace qui représente 8 % de la surface de la ville, alors qu'ils constituent 40 % de la population. Des conditions de salubrité indignes, la faim, le froid, la tuberculose et le typhus tueront 80 000 membres du ghetto avant même la déportation vers Treblinka.

ASF À TREBLINKA

Une plaque à l'entrée du centre d'accueil du camp mentionne que l'extermination a commencé le 22 juillet 1942. Je reste saisie par la surprise et l'émotion: le 22 juillet 1942, c'est également le jour où je suis née, dans un pays paisible ou je n'ai manqué de rien, bien au contraire!

Le directeur du Musée de Treblinka, monsieur Edward Kopówka, nous fait prendre un premier contact avec le camp. À l'entrée du site, de grands monuments rappellent les pays d'où proviennent les 900 000 victimes. Au-delà de cet espace, le choc est brutal: on ne voit qu'une immense surface bétonnée, où s'élèvent des milliers de pierres, grossièrement équarries, dont la hauteur varie de 0,5 m à environ 1,9 m. Certaines pierres portent le nom des villes polonaises où ont vécu les Juifs qu'on a transportés à Treblinka, mais la plupart ne montrent aucune inscription. On nous explique que chacun des «monuments» représente l'une des personnes – bébés, enfants, adultes – que l'on réussissait à gazer puis à incinérer en UNE JOURNÉE. Il y en a 17 000! Une seule pierre échappe à l'anonymat et pour cause: Janusz Korczak, un pédiatre d'origine juive de Varsovie, avait fondé un orphelinat où il gardait des dizaines d'enfants abandonnés, sans discrimination de race ou de religion. On lui avait laissé entendre que, compte tenu de sa renommée internationale comme pédagogue de l'enfance, on ne l'enverrait pas à Treblinka. Lorsque les Allemands firent irruption dans son établissement pour s'emparer des enfants juifs et les emmener à Treblinka, il refusa de les abandonner et, se doutant de ce qui les attendait, monta avec eux dans le «train de la mort». Véritable héros, il fut gazé et incinéré le jour même avec tous ses petits.



La Ville de Côte-Saint-Luc, sur l'île de Montréal, honore la mémoire de Janusz Korczak et a donné son nom à une rue de la municipalité.

Le monument principal du lieu commémoratif est massif et dégage une impression de déchirement et de

souffrance. Une pierre posée non loin de ce monument proclame en plusieurs langues: *Nie wieder!* Jamais plus!



Après quelques heures passées à explorer le monument commé-

moratif (voir la photo le montrant dans son ensemble), monsieur Kopówka nous emmène dans le camp de travail Treblinka 1, où des prisonniers étaient condamnés aux travaux forcés, la plupart dans la sablière que j'ai mentionnée plus haut. Les conditions de vie y étaient telles que plusieurs mouraient au travail. Ceux qui ne pouvaient plus travailler et devenaient «inutiles», furent transférés à Treblinka 2 pour y être tués.



Le lendemain commence le vrai travail, et nous prenons la mesure de l'horreur qui s'est déroulée sur le site entre le 22 juillet 1942 et le mois d'août 1943. Une partie du camp de Treblinka 2 était aménagée avec toutes les constructions nécessaires aux officiers et aux soldats allemands ainsi qu'aux gardes ukrainiens (voir le plan schématique du camp, plus haut). Notons en passant qu'une partie de la population ukrainienne avait des sympathies pour l'idéologie antisémite allemande, ce qui a d'ailleurs donné naissance à une division SS composée uniquement de volontaires ukrainiens.

Dans une autre partie du camp, un point «d'accueil» où les prisonniers descendant des trains étaient forcés de déposer tous leurs objets personnels: argent, bijoux, alliances en or, œuvres d'art, porcelaine précieuse... c'est-à-dire tout ce qu'ils avaient pu prendre avec eux, croyant toujours qu'on les déménageait dans des villages plus à l'est. Derrière ce point de dépouillement, on séparait les hommes d'une part, les femmes et les enfants de l'autre, et on les isolait dans deux baraques où ils devaient abandonner tous leurs vêtements. De là, les hommes, complètement nus, devaient s'engager dans un chemin les conduisant à des salles de douche... et qui étaient en fait les chambres à gaz dont ils sortiraient à l'état de cadavres une heure plus tard. Les femmes, avant d'arriver aux «douches», faisaient un arrêt au «salon de coiffure» où on leur rasait la tête. Chaque soir, on envoyait à Berlin des wagons de longs cheveux dont on faisait, par exemple, l'entre-doublure de vestes destinées aux soldats allemands. Lorsque l'on sortait tous les corps des chambres à gaz, on les examinait pour éventuellement arracher des dents en or et on les jetait enfin dans des fosses communes que l'on comblait de terre à l'aide d'un tracteur.

Or il s'avère que, après trois mois à raison de plusieurs milliers d'assassinats par jour, l'espace vint à manquer. On creusa donc de longues fosses crématoires à ciel ouvert. Des tuyaux et des brûleurs à gaz parcouraient le fond des fosses, des tréteaux d'un mètre de hauteur supportaient deux rails de chemin de fer. On pouvait y superposer six rangées de corps, ce qui permettait de réduire en cendres des milliers de cadavres à la fois. Ces cendres étaient ensuite dispersées sur le sol et mêlées à la terre qui recouvrait toute la surface du camp.

Avec le temps, avec l'expérience et avec le souci d'efficacité des Allemands, on a ainsi perfectionné le processus d'élimination des Juifs au point de tuer et de réduire en cendres, dans le seul camp de Treblinka, 17 000 personnes par jour.

Comme partout ailleurs, les autorités du camp faisaient faire tous les travaux manuels en relation avec l'arrivée des trains des condamnés – tri des objets de valeur, tri et chargement, pour l'envoi en Allemagne, des vêtements et des souliers, coupe des cheveux, transport des cadavres des chambres à gaz aux fosses communes, etc. – par d'autres prisonniers. Ceux-ci «jouissaient» ainsi de la vie pendant un certain temps tout en sachant très bien ce qui les attendait eux aussi. En août 1943, les plus intrépides tentèrent une insurrection qui fut vite matée. Les pertes parmi le personnel de garde étaient faibles. Plus de 200 prisonniers réussirent quand même à s'échapper. De ce nombre, peu

ont survécu jusqu'à la fin de la guerre.

Les Allemands, constatant d'une part que la quasi-totalité notamment des Juifs de Varsovie, de Bialystok et de Siedlce était exterminée et craignant d'autre part l'arrivée de l'Armée rouge, ce qui aurait pu révéler au monde les atrocités commises, décidèrent de démanteler Treblinka. Ce qui fut fait dans les deux mois qui suivirent. Et c'est ainsi que ce lieu d'horreur fut transformé en une ferme traditionnelle sur laquelle on établit une famille ukrainienne.

Après la guerre, de rares rescapés de l'holocauste racontèrent les événements innommables que camouflait cette ferme. Au début des années 1960, le gouvernement polonais décida de transformer l'ensemble du site en un immense monument commémoratif. En plus des 17 000 pierres mentionnées plus haut, on y ouvrit un petit musée, et on dégaga quelques vestiges de l'époque «active» du camp: entre autres un bunker, les fondations des chambres à gaz, l'une des fosses crématrices avec toutes les scories qui en recouvrent le fond.



C'est dans cet «espace de mémoire» que nous avons travaillé. Les tâches étaient multiples, et nous y étions présents de 8 heures à 14 heures, tous les jours. La principale corvée consistait à déraciner les mauvaises herbes qui se faufilent au pied des 17 000 monuments et entre les plaques de béton qui couvrent une superficie totale de 22 000 m². Je suppose que le mélange de terre et de cendres humaines favorise la croissance des plantes. Arracher les mauvaises

herbes est donc un combat toujours à recommencer, encore plus qu'ailleurs.

Une autre des tâches de notre équipe d'ASF concernait non pas le monument commémoratif pour les Juifs, mais celui pour les chrétiens morts à Treblinka. Sur le terrain du camp 1, on trouve en effet un lieu de souvenir pourvu d'un certain nombre de croix qu'il fallait nettoyer en les libérant de mousse et de lichens. Au même endroit, on a aussi érigé un monument à la mémoire des Sinté et Roms morts à Treblinka.



Mon mari et moi avons fait une expérience étrange pendant notre séjour à Treblinka. Si le premier jour, nous étions fortement ébranlés et psychologiquement perturbés par le fait de poser nos pieds sur les cendres de centaines de milliers de morts, nous nous sommes assez vite habitués à cette réalité, au point, après quelques jours, de ne plus sentir de gêne à fouler ce sol imprégné de tant de souffrance humaine. Peut-on en quelque sorte s'habituer à l'horreur passée?



Parallèlement au travail de nettoyage et de «jardinage», je me suis vu confier une tâche particulière qui m'a marquée pour toujours. Des voyageurs de toutes provenances visitaient sans cesse les lieux. Mais tous les jours, un groupe ou deux en provenance d'Israël venaient, en un véri-

table pèlerinage se recueillir à l'endroit où leurs grands-parents, leurs parents ou d'autres membres de leur famille avaient connu le sort que l'on sait. Il était évident que ces personnes avaient besoin d'un accueil plus personnel et d'explications plus détaillées que les simples touristes. Le directeur du site me dit que son choix se portait sur moi pour deux raisons:

- de toutes les personnes travaillant sur le site, j'étais la seule qui provenait d'un pays qui n'avait pris aucune part à la Shoah;
- le fait que je parle le français, l'allemand, l'anglais et l'italien me permettrait de communiquer avec la majorité de ces pèlerins.

Pour souligner ma neutralité, je portais sur mon chandail une épinglette avec la mention «Canada», surmontée d'une feuille d'érable. En provenance pour la plupart de Jérusalem, les gens arrivaient par autocar ou par minibus. Souvent accompagnés d'un rabbin, ils avaient généralement prévu un cérémonial. Presque tous tenaient dans leur main un caillou ou une petite pierre, apportés du «pays», qu'ils voulaient déposer sur le site. C'est que, contrairement à d'autres groupes religieux qui apportent des fleurs lors d'enterrements, les Juifs posent un minuscule souvenir, impérissable celui-là, provenant de «la maison». On peut d'ailleurs observer, ici à Québec, dans le cimetière juif bordé par le boulevard René-Lévesque, face au cimetière Saint-Michel de Sillery, que cette tradition perdure même ici: pas de fleurs, mais des cailloux symboliques déposés sur les tombes.

Revenons à Treblinka. J'expliquais aux pèlerins, avec certains ménagements, le fonctionnement du camp, la signification des 17 000 pierres, l'usage des fosses de crémation. Ensuite, je proposais qu'on se recueille au bord de la fosse crématoire. Après avoir répondu aux questions, souvent posées à travers des sanglots, je me retirais, pour respecter leur intimité, à l'orée de la forêt, à quelques dizaines de mètres. Le rituel était toujours le même: lecture de la torah, chants liturgiques hébreux, lecture de la liste des victimes que l'on voulait honorer. Le rabbin ouvrait le cortège portant la torah; des hommes suivaient avec des flambeaux, enfin venaient les autres pèlerins, tous vêtus de noir, les hommes portant en plus la kippa.

Un bref épisode m'a profondément marquée: une femme d'à peu près mon âge quitte le groupe et se précipite vers ma «cachette». Secouée de sanglots, elle se jette dans mes bras. À travers ses larmes et dans un mélange de yiddish et d'allemand rudimentaire, elle me dit s'appeler Magdalena, être née dans le ghetto de Varsovie au premier jour de fonctionnement du camp de Treblinka (le 22 juillet 1942, comme moi!). Quelques jours plus tard, ses parents étaient forcés de monter dans le «train de la mort» et quelqu'un a subtilisé le nourrisson pour lui éviter le même sort. Elle a grandi auprès de personnes différentes jusqu'à ce qu'un convoi sioniste l'amène à Jérusalem. Je ne puis m'empêcher de pleurer avec elle. Nous échangeons un profond regard, elle me dit *Danke schön!* et repart rejoindre son groupe. Sa détresse m'a fait comprendre de l'intérieur ce que peut être celle, plus discrète peut-être mais aussi intense, des descendants des 6 000 000 de Juifs exterminés par la Shoah.

Comme nous l'avons vu précédemment, l'ASF entretient la «mémoire collective» dans plusieurs lieux d'extermination à travers l'Europe. Afin de créer un moment d'unité et de solidarité entre tous les membres, on a institué une pause simultanée dans tous les «camps», de midi à midi et quart. On appelle ce moment *Auszeit*; j'emprunterai ici la traduction anglaise de ce mot, tel qu'utilisé dans le domaine sportif: *Time out*. Les participants se regroupent dans un endroit paisible – pour nous, souvent une zone d'herbe sous un grand arbre. Assis sur le sol, on occupe ces quinze minutes d'une façon qui diffère chaque jour: une lecture en lien avec la Shoah, quelques chansons, le témoignage d'un bénévole sur sa perception de notre rôle, des poèmes, et parfois quinze minutes de silence, tout simplement. Un moment qui n'a rien d'ésotérique, mais d'une intensité difficile à décrire.

Ensuite nous partageons pain, légumes, fromage et charcuteries, et le travail reprend jusqu'à 14 heures.

L'HISTOIRE «VIVANTE»

ASF avait invité quelques personnes âgées ayant une expérience personnelle de l'univers des camps nazis, à nous rencontrer et à répondre à nos questions. Nous avons pu faire la connaissance de trois survivants des camps. On les appelle, en allemand, *Zeitzeugen*, c'est-à-dire témoins du temps.

Les trois étaient évidemment très âgés, mais encore tout à fait lucides et avides de raconter leur expérience. Monsieur Jerzy Chronowski avait été condamné aux travaux forcés à Treblinka. Il réussit à s'échapper en sautant dans un train. Les Allemands l'ont retrouvé et l'ont envoyé à Auschwitz d'où il s'évadera de nouveau. Il est accompagné d'un jeune Polonais, Marek, qui le conduit et lui fournit de l'aide au besoin.

À un autre moment, nous accueillons monsieur Zdzisław Jasko, ancien prisonnier du camp de concentration de Sachsenhausen près de Berlin. Les Allemands, après l'occupation de la Pologne, avaient interdit l'école secondaire aux Polonais et fusillé certains des professeurs de Zdzisław. Celui-ci a finalement été emprisonné à l'âge de 15 ans parce qu'il avait, avec d'autres camarades, suivi des cours clandestins dans un grenier. Dans le camp de concentration, des Polonais plus âgés lui ont vivement conseillé d'apprendre l'allemand, pourtant la langue de l'ennemi, parce que la connaissance de l'allemand était un atout essentiel dans la lutte des prisonniers pour leur survie.

Monsieur Jasko a suivi ce conseil et a donc pu nous parler en allemand.

Chez lui, les souvenirs de l'horreur sont indélébiles de sorte qu'il fait des cauchemars toutes les nuits, hurle, se débat... jusqu'à ce quelqu'un le réveille et le ramène à la réalité. Comme il doit passer la nuit à l'école qui nous sert d'auberge, on nous demande s'il ne pourrait pas dormir près de nous pour que nous veillions sur lui. Nous acceptons de bon cœur, mais les nuits suivantes, c'est moi qui me réveille en état d'épouvante!

Dernier détail qui a impressionné tout le groupe: les deux prisonniers portent toujours, tatoués sur leur bras gauche, les cinq chiffres de leur matricule. Monsieur Chronowski, deux fois évadé, porte le numéro de Treblinka rayé de deux traits rouges, et plus bas, celui d'Auschwitz. Ces brûlures donnent froid dans le dos: elles sont profondément incrustées à l'intérieur de l'avant-bras dont elles occupent presque toute la surface. Et comme souffrance, ce n'était que la pointe de l'iceberg, me confie notre co-chambreur d'un soir.

Notre troisième *Zeitzeuge*, monsieur Samuel Willenberg, est venu avec un groupe d'Israéliens et il nous explique, à tous, avec une émotion grandissante au fur et à mesure de l'avancement dans son exposé, ce qu'il a vécu à Treblinka. C'est qu'il a été présent au moment de la révolte des prisonniers en août 1943. Il est un de ceux qui ont réussi à s'évader et à ne pas être repris par les autorités allemandes. Nous avons appris il y a quelque temps qu'il a vécu jusqu'en 2016.

LES EXCURSIONS

L'après-midi, l'emploi du temps variait presque chaque jour. ASF ne vise pas seulement à recruter des bénévoles pour faire faire du travail, elle veut aussi faire connaître, dans chaque région où elle est implantée, tous les éléments pertinents reliés à son objectif de favoriser la réconciliation et la paix. Certains après-midi étaient ainsi consacrés à des visites de

lieux importants dans l'histoire de la région, à d'autres moments les membres de l'équipe avaient du temps libre pour explorer les environs par eux-mêmes, pour faire des lectures, ou simplement pour se reposer.

Grâce à la générosité d'un habitant de la municipalité dans laquelle se trouve Wólka Okraglik, notre équipe pouvait, au besoin, utiliser un minibus. Le propriétaire du véhicule a même eu la gentillesse d'amener lui-même tout notre groupe dans deux villes assez éloignées, c'est-à-dire Siedlce, la capitale régionale, et Varsovie, la capitale nationale.

Sous la direction de monsieur Jasko, nous avons fait le tour de ce qui fut le ghetto de Varsovie. En avril et mai 1943, la population juive de ce quartier s'est soulevée contre l'occupant et l'oppresser. Après avoir écrasé la révolte, les Allemands ont complètement rasé le quartier. Nous nous sommes arrêtés devant le monument à la mémoire des «héros du ghetto», là où le chancelier allemand Willy Brandt s'est, en un geste d'expiation, agenouillé en 1970.

À la limite nord de l'ancien ghetto nous avons visité un endroit appelé *Umschlagplatz* (place de transbordement) pendant l'occupation. C'est là que les Juifs du ghetto devaient monter dans des wagons de chemin de fer pour le transport dans le camp d'extermination de Treblinka.

Nous sommes aussi entrés dans le grand cimetière juif de Varsovie. Il manque cruellement d'entretien. La communauté juive est aujourd'hui toute petite et n'a pas les moyens pour entretenir un grand cimetière. C'est d'ailleurs un problème généralisé en Europe de l'Est. Tout à fait consciente du besoin d'aide, ASF propose et organise chaque été des «camps» de travail dans des cimetières juifs de plusieurs pays de cette région. Nous nous sommes inscrits, plus récemment, à deux de ces «camps» et avons travaillé à l'entretien de cimetières juifs à Chernivtsy en Ukraine et à Wrocław en Pologne.

Après la visite guidée de ce qui fut le ghetto de Varsovie, les membres de l'équipe avaient quelques heures pour visiter la ville, chacun à son rythme et selon ses intérêts particuliers.

Une autre journée entière était consacrée à la visite de la ville de Siedlce. Monsieur Kopówka que nous avons connu comme directeur du Musée de Treblinka, était en 2001 également responsable des archives de la région de Siedlce. C'est dans cette ville qu'il nous accueille. Il nous indique ses nombreux points d'intérêt, historiques, artistiques, religieux.

La ville compte plusieurs églises, orthodoxes et catholiques. Nous sommes étonnés de constater que les premières sont très petites. C'est que les fidèles ne s'assoient pas mais se tiennent debout dans une nef dépourvue de bancs. Nous pouvons également constater *de visu* ce que nous savions déjà: le christianisme est très vivant en Pologne malgré l'athéisme prôné par les gouvernements communistes entre 1945 et 1989, et les prêtres, les popes, les religieuses sont étonnamment jeunes.

Monsieur Kopówka nous amène dans l'univers des archives et dirige notre attention sur des dizaines d'affiches et d'avis, en allemand et en polonais, du temps de l'occupation allemande. On y voit des listes d'objets que les habitants sont tenus de remettre aux autorités allemandes à l'intérieur de quelques jours. Les exigences vont des armes aux skis, en passant par les fourrures et les chiens de garde. L'ordre est sans appel: même celui qui garderait pour lui, intentionnellement ou non, une seule paire de skis est passible de la peine de mort et sera fusillé sans délai. Il faut lire ces documents officiels pour le croire.

En fin de journée, des journalistes viennent rencontrer les membres du groupe, réunis dans une salle de l'hôtel de ville. La presse écrite, la télévision, la radio sont représentées. On s'informe sur ASF, ses buts, notre motivation à nous,

bénévoles, nos premières impressions. Pendant que la discussion continue, deux journalistes me demandent si j'accepte une entrevue en privé, pour la radio et la télévision d'État. Leur choix se porte sur moi, disent-ils, parce que je suis Canadienne. On m'amène dans une pièce à part, où caméras et micros sont déjà installés. Et c'est ainsi que le lendemain, la Canadienne raconte à des milliers de foyers polonais ce qui l'incite à travailler à Treblinka. Ce furent peut-être les vingt minutes les plus longues de ma vie. Quiconque me connaît sait que j'ai la parole facile, mais cette fois-là, dans ce contexte émotif, sans préparation aucune, en anglais de surcroît, j'ai craint d'y perdre... mon latin. Les journalistes, eux, semblaient détendus et satisfaits.

CONCLUSION

Monsieur Kopówka est un auteur prolifique. Il a écrit plusieurs ouvrages sur Treblinka et sur les Juifs à Siedlce. Ayant vu notre intérêt pour l'histoire et prenant en considération nos connaissances de différentes langues, il nous a parlé d'un livre qu'il était en train de préparer et qui devait s'intituler «Stalag 366. Siedlce».

Le mot *Stalag* est l'abréviation de *Stammlager* (ou camp de base). Celui avec le numéro 366 a été aménagé au printemps de l'année 1941 dans la région de Siedlce et était destiné à recevoir des prisonniers de guerre soviétiques. Dans le courant de la guerre, des prisonniers français et, plus tard, italiens, se sont ajoutés. Ici encore, les conditions de détention, notamment pour les prisonniers de l'Armée rouge, dépassent l'imagination: assassinat par balle à la moindre incartade, alimentation réduite à 500 calories par jour (une tranche de pain noir le matin, une louche de soupe claire le midi avec parfois, un morceau de viande d'un cheval mort d'épuisement, rien le soir). Il est inutile d'ajouter que les détenus mouraient d'inanition... ce qui était par ailleurs, comme nous l'avons vu plus haut, l'effet désiré dans le cadre de la philosophie national-socialiste.

Le livre de monsieur Kopówka sur le camp numéro 366 est basé sur des études historiques et raconte tous les détails connus entourant cet autre «enfer» qui a anéanti entre 20 000 et 25 000 prisonniers de guerre. Comme la maison d'édition voulait des résumés en russe, en allemand, en français et en italien (sans anglais!), monsieur Kopówka nous a demandé, à mon mari et à moi, d'assumer les traductions allemande et française du résumé. Nous sommes donc rentrés à Québec avec un «devoir scolaire» à retourner quelques semaines plus tard et, en 2004, nous avons reçu une belle copie dédicacée de cet ouvrage de presque 300 pages.

Nous avons passé deux semaines à Treblinka. Cette expérience date de 20 ans, mais elle nous habite toujours. Notre impression première restera toujours résumée dans la phrase de l'écrivain romain Plaute: *HOMO HOMINI LUPUS*, l'homme est un loup pour l'homme. Et des horreurs continuent de se perpétrer sur la planète. Mais une lueur d'espoir nous anime quand nous voyons des gens, en particulier des jeunes, s'engager chacun à sa façon pour la paix et pour le devoir de mémoire.

Nie wieder! Jamais plus!

PAX !

Hélène Gervais Hinz

Philo II, 1962

Merci à Reinhard Hinz, mon mari, pour l'aide précieuse à la rédaction de ce texte et pour le choix des photos et des cartes.

MES SOUVENIRS - URSULINES DE LORETTEVILLE DE 1983 À 1985

À mes parents.

J'ai eu la chance d'être élève à l'École des Ursulines de Loretteville de la moitié de ma deuxième année à la fin de ma troisième. Cette école me seyait parfaitement et j'y ai été épanouie et inspirée. Voici quelques souvenirs marquants de ces années que j'ai eu envie de partager avec vous.



Rentrée 1984

Jouer en forêt

La cour de récréation boisée, utilisée automne et printemps, était tout à fait fabuleuse. Sol sec parsemé d'aiguilles de pins, parfums variés, rumeur de la chute Kabir Kouba en trame sonore, balançoires solides pour rêvasser, branches, pierres et cailloux pour jouer, construire et inventer. Nous prenions l'air et nous nous amusions sous le regard bienveillant des arbres centenaires.

Les glissades

L'hiver, la récréation était déplacée à l'arrière de l'école, côté sud, et l'essentiel de nos récréations consistait à glisser. Oh que de fous rires nous avons eus! Nous glissions en « *crazy carpet* » ou en soucoupe, « on pognait des jumps » et nous faisons pipi dans nos habits de neige à trop rire. La responsable des élèves, Candide, nous interdisait de faire sécher les dits habits de neige sur le radiateur du vestiaire en même temps que les mitaines et les tuques. Quelle injustice! Et il nous fallait trouver un collant sec pour le reste de la journée! C'était l'époque où l'école ne possédait pas de gymnase, mais ces deux cours de récréation battaient tous les gymnases modernes du monde.



Nos prénoms à la main

Au début de notre troisième année, un cadeau nous a été offert à chacune : nos prénoms soigneusement dessinés un à un à la main, à la manière d'enluminures, pour mettre au-devant de nos pupitres. Cette délicate attention venait

d'une religieuse, la sœur de notre professeure Ginette Chouinard. Quel beau cadeau!

Une bonne dictée

Qui n'a pas été fébrile dans l'attente de découvrir les autocollants et les appliqués que nos professeures ajoutaient en guise d'encouragement sur nos devoirs et nos dictées (en cas de bonne note, bien entendu) ! Ceux plus anciens, en papier embossé appliqués avec de la colle étaient faciles à enlever pour les conserver. Je les garde encore précieusement. Anges, lutins, écoliers et chérubins.



Chez Clément

Je me souviens des visites au magasin *Chez Clément* à place Sainte-Foy avec ma mère pour y trouver collants et cols roulés blancs. Si je me rappelle bien nous y prenions aussi les tuniques à un comptoir au fond du magasin. Quand ma maman questionnait les vendeuses sur place, elle demandait : « Où sont les collants pour fillette? », et je me souviens que ce mot m'énervait. Je n'aimais pas, et je n'aime toujours pas la phonétique du mot fillette. Ma douce maman s'informait aussi de la composition des tissus et réclamait du coton, pour mon eczéma. Merci pour ces attentions maman xx.

La chèvre de Monsieur Seguin

Lors du spectacle prévu pour souligner la fin de l'année scolaire, une pièce de théâtre était à l'horaire en plus des chorégraphies, des poèmes et des concerts de flûte à bec.

Un texte d'Alphonse Daudet, figurant dans notre recueil lu pendant l'année, serait mis en scène : *La chèvre de Monsieur Seguin*.

Les rôles de la pièce ne furent pas comblés selon les talents d'actrice de chacune mais plutôt selon leurs caractéristiques physiques. Ainsi la plus grande fille de la classe incarna monsieur Seguin; mon amie Emmanuelle, aux cheveux noirs de jais (son papa est italien) et au petit nez fin et coquin, a écopé du rôle du loup, et une élève menue aux longs cheveux blonds et bouclés s'est vu attribuer le rôle de la petite chèvre de monsieur Seguin. Ses cheveux furent remontés en deux couettes qui retombaient le long de son visage telles deux longues oreilles; celles de la téméraire petite chèvre.

Et moi qui adorais tant la comédie et le théâtre; j'incarnais un buisson! Je n'en garde pas de souvenirs amers. Peut-être parce qu'en revanche je fus animatrice du spectacle et que nous avons toutes été impliquées dans la confection des buissons peints sur des cartons.



La cafétéria

Je n'ai pas beaucoup de souvenirs précis de la cafétéria sauf le fait que j'aimais m'y rendre et y manger, qu'elle était au sous-sol de l'école et qu'au moment de la prière chantée on se serait cru dans un camp de vacances, là où les adultes se servent des chansons pour défouler les enfants. « *Seigneur Dieu qui donnez, aux oiseaux la becquée, bénissez, notre repas!!!!!! » A la prière succédait le repas, et nous étions impatientes, alors nous chantions avec rythme et tonus, et le tempo de la prière contaminait le signe de la croix en finale. Imaginez faire le signe de la croix en tapant du pied et en *swingnant* un peu du bassin : Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit Amen! J'avais le rythme!

L'Église avec un grand E et la philosophie à 7 ans.

J'ai souvenir d'une religieuse spécialement venue nous rendre visite en classe, lors de ma deuxième année, pour nous expliquer la différence entre l'église avec un petit e et l'Église avec un grand E. Je me souviens m'être questionnée sur l'utilité de cette information, mais je m'étais sentie grande à me faire expliquer un tel concept. Je l'avais bien compris et je m'en rappelle encore aujourd'hui.

Était-ce cette même religieuse qui nous avait fait réfléchir sur le sens de la vie via une mise en situation qui m'avait bouleversée? De ce moment aussi je garde un vif souvenir. Cette dame nous avait dit solennellement à mes camarades et moi : « Imaginez que vous êtes assises ici, comme vous l'êtes maintenant et que l'on vous annonce que vous allez mourir dans une heure, comment réagissez-vous? ». Oh mais quelle question pour la petite fille que j'étais! Je me souviens comment mon cœur s'est accéléré et de la chaleur qui m'a envahie tout entière à l'idée que cette situation puisse être vraie! Je m'imaginai me précipiter sur un téléphone pour appeler mes parents et leur dire à quel point je les aimais! J'étais intérieurement désespérée! Je ne pouvais pas lever ma main et contribuer à la réflexion en expliquant ce que moi je ferais en pareil cas, car j'étais figée dans mes pensées.



Ma classe de troisième année

Comme conclusion à cette réflexion, la responsable de mes émois nous annonça à toutes : « J'ai fait plusieurs fois cette mise en situation auprès d'élèves et une seule m'a bien répondu. Cette élève a dit : « Je ne ferais rien. Je resterais

à mon pupitre et je continuerais à travailler. ». C'est ce qu'il fallait répondre. « C'est une bonne réponse. » continua la religieuse. Et je me souviens très bien qu'elle ait ajouté : «...que quand bien même on irait courir dans l'champ, cela ne changerait rien à la fatalité alors vaut mieux faire comme cette sage élève donnée en exemple et accepter la situation. »

Vu le désarroi ressenti, je suis restée longtemps perplexe face à cette intervention et je me souviens très bien des émotions qui m'ont submergée ce jour-là. Cela dit je trouve intéressant et important de faire réfléchir les enfants et de les soumettre à des thèmes délicats comme ce fut le cas ce jour-là.

Mais non je ne suis pas sage. J'ai sept ans, je coupe à travers les champs et je cours retrouver ceux que j'aime pour l'heure qu'il me reste à vivre.

L'écume

1986, troisième année, le mot écume figurait dans un texte de notre recueil. Qu'à cela ne tienne, sous l'invitation de notre professeure, nous avons mis nos manteaux et nos bottes et avec elle comme guide, nous sommes allées au bout de la rue des Dames-Ursulines, là où elle surplombe la chute Kabir Kouba. De là, nous pouvions sentir l'écume de la chute sur notre visage. Comment oublier la signification de ce mot après une si poétique aventure!

J'aime Jacques Prévert

En 1977, année du décès du poète Jacques Prévert, la chanteuse Marie Myriam a enregistré une chanson appelée *La leçon de Prévert*. Lors du spectacle de fin d'année de 1986, nous dansions une chorégraphie sur cette chanson rendant hommage au poète. Je ne savais pas à ce moment-là que je me régalerai plus tard de ses dialogues dans des films tels que *Les portes de la nuit*, *Les enfants du paradis*, *Les amants de Vérone* ou *Le roi et l'oiseau*. Grâce à cette chanson soulignant son œuvre, je savais qui était ce poète et dialoguiste exceptionnel.

Du soleil pour toi

J'ai conservé le recueil de textes qui m'a suivie tout au long de ma troisième année : *Du soleil pour toi*, des éditions Projets inc. Je l'ai beaucoup aimé. Il contenait des poèmes et des textes de Rita Lasnier, Félix Leclerc, Alphonse Daudet, Henriette Major et Maurice Carême (entre autres), le tout illustré par des collages de Claude Lafortune. Beaucoup d'auteurs féminines, un recueil paritaire! Vive les éditions Projets Inc.!

Poésie

Toujours au spectacle de fin d'année, un poème de Minou Drouet récité en groupe et accompagné de gestes chorégraphiés était au programme. Ce poème est à jamais gravé dans ma mémoire. J'ai choisi de le déposer ici, dans ce *Grand Parloir*, édition 2021.



Le petit galet par Minou Drouet

J'ai l'air d'une petite fille
Mais non, je ne suis rien qu'un petit galet,
Tout doux, tout rondelet.
Que la mer avait effeuillé
Un soir sur la plage,
Et qu'elle reviendra cueillir
Du bout de ses doigts bleus
Et qu'elle emportera,
Au pied de sa longue jupe, couleur d'ailleurs.
Si vous mettiez votre oreille sur mon petit cœur
Vous entendriez battre la mer,
Comme au fond d'un gros coquillage
Couleur de nulle part et de jamais.

*Prière complète:

Seigneur Dieu qui donnez
Aux oiseaux la becquée
Bénissez notre repas
A vos chants pleins de joie
Nous unissons nos voix
Bénissez notre repas.
Amen

Merci à Sr Jocelyne Mailloux, à Mme Julie Ebnoether, à Jean-Philippe Nolet et à mes collègues du conseil d'administration de l'Amicale.

Elisa Baron

Administratrice

6e année primaire, 1988

elisabaron@yahoo.ca



Loretteville, avril 2021

L'AMICALE EN TEMPS DE PANDÉMIE

Compte rendu de notre rencontre avec les religieuses, le samedi 10 avril 2021.

Nous étions 23 à être entrées sur Zoom, religieuses et anciennes élèves comprises. La rencontre, animée par Marie-Claude Letellier, s'est déroulée rondement malgré quelques ratés techniques. En effet, il y a cinq personnes, dont les noms apparaissaient à l'écran, qui nous signifiaient leur présence, mais que nous n'avons malheureusement pas pu voir. Au début, certaines religieuses ont éprouvé des problèmes de son. Finalement, nous avons pu entrer en contact avec nos sœurs Suzanne, Rita, Marcelle, Andrée et Diane. Comme nous nous sommes informées des sœurs Louise Gosselin et Monique Pelletier, nous avons appris que Sr Louise avait ses appartements au Monastère et que Sr Monique se reposait à Rimouski.

Enfin, malgré les aléas de la technologie, à la suggestion de notre animatrice, nous, en tant qu'élèves des Ursulines, nous sommes toutes présentées en spécifiant notre année de promotion. Ensuite, Marie-Claude a invité les religieuses à nous parler de leurs occupations et préoccupations du moment. Quelques-unes avaient préparé un texte, d'autres se sont exprimées à bâtons rompus. Toutes avaient quelque chose d'intéressant à nous dire.

Voici ce que j'ai retenu de cette rencontre.

Sr Suzanne nous annonce qu'elle est tout heureuse d'être venue à bout d'un casse-tête de 1 000 morceaux. Celui-ci représentait un tableau peint par Sr Louise Godin, décédée l'année dernière à l'âge de 103 ans. Par ailleurs, pour garder la forme, elle fait aussi des exercices en groupe. De plus, elle nous informe que, juste avant son déménagement aux Jardins d'Évangéline, on lui a fait choisir l'emplacement de son appartement. Sans hésiter une minute, elle a opté pour celui dont les deux fenêtres sont situées à angle et lui permettent de voir ce qui se passe au coin de deux rues. Elle nous apprend aussi qu'elle a enseigné à plusieurs niveaux, c'est-à-dire aux élèves de 6e année comme aux adultes. Ensuite, Sr Suzanne nous narre sa première rencontre avec le documentariste Denis Boivin. Un jour, en revenant de la messe, elle voit quelqu'un, qui se trouve devant le Monastère avec l'air de chercher quelque chose. Comme une partie de l'édifice abrite depuis peu des locaux destinés à des fonctionnaires du gouvernement, elle croit se trouver devant un de ces derniers, qui cherche par où entrer. Mais à peine a-t-elle prononcé le mot « fonctionnaire » que ce monsieur, sans lui dire qui il est, ni ce qu'il observe, s'écrie haut et fort : « Moi, fonctionnaire? Jamais! ». Ce n'est que deux ans plus tard, alors qu'on la convoquait pour participer à la réalisation de la docufiction *Le sang du pélican*, qu'elle comprendra à qui elle avait eu affaire. En effet, Denis Boivin était en train de faire revivre devant la caméra le personnage de Marie Guyard – Mère Marie-de-l'Incarnation –, qui quitta la France pour fonder l'œuvre des Ursulines au Québec. Sr Suzanne fera partie de la distribution aux côtés de Karen Elkin, Marie-Ginette Guay et Perrine Grusson, et elle se demande encore comment il se fait que c'est à elle qu'on a fait appel pour cela. Il suffit de l'entendre raconter pour le savoir. C'est ainsi qu'une star est née! Ajoutons que le film a déjà été présenté au CLAP, et quand la Covid nous aura tous et toutes quittés, il sera diffusé à grande échelle.

Sr Diane ajoute des informations sur les docufictions. Elle nous apprend qu'outre *Le sang du pélican* qui traite de la vie monastique, il y a aussi *Amoureuses*. La seule mention de ce titre a piqué ma curiosité et m'a amenée à consulter mon amie *Wikipédia*, pour apprendre qu'il s'agit d'un documentaire réalisé par Louise Sigouin (2019) sur les moniales dominicaines de Berthierville, un an avant leur départ de leur monastère. Sr Diane nous apprend aussi l'existence d'un magnifique site web intitulé *Les Ursulines de l'Union canadienne*, où nous pouvons suivre l'extraordinaire parcours de ces religieuses, et où nous pouvons visiter, entre autres, le vieux Monastère de Québec, grâce à des photos et à un montage vidéo fort intéressants.

Sr Andrée fête ses 70 ans chez les Ursulines, y étant entrée comme élève. Actuellement, elle lit la biographie de Thomas More. *Wikipédia* m'a appris qu'au 16^e siècle, alors qu'il était chancelier du roi Henri VIII, il a été décapité parce qu'il refusait de cautionner le schisme de l'Angleterre avec l'église de Rome. Plus tard, il fut canonisé par Pie IX. Par ailleurs, Sr Andrée, question de garder son esprit alerte, nous dit qu'elle lit la bible en espagnol. Cette occupation me ramène soixante ans en arrière alors qu'elle devait s'inscrire à l'Université Laval, encore située dans le Vieux-Québec, pour y suivre des cours d'espagnol, car le nouveau curriculum du secondaire allait inclure l'apprentissage d'une troisième langue vivante. Il faut dire que Mère Saint-Grégoire-le-Grand, comme nous l'appelions à l'époque, avait pour mandat de nous enseigner, et avec combien de rigueur, le grec ancien. C'était tout un changement pour les Ursulines aussi. Une cloîtrée devait sortir pour suivre des cours le soir! Il était impensable qu'elle y aille seule. Par conséquent – je n'ai jamais trop su pourquoi moi, alors pensionnaire de rhétorique –, je fus désignée pour l'accompagner. Bien entendu, j'en ai profité pour étudier avec elle. Deux soirs par semaine, nous descendions la rue Sainte-Famille en pleine noirceur (les réverbères étaient rares sur cette rue) et nous passions le porche pour entrer dans le vieil et imposant édifice de pierres aux parquets usés. Cependant, j'étais loin de savoir à ce moment-là que se dessinait, malgré moi, mon cheminement professionnel. En effet, par la suite, j'ai entrepris des études en lettres modernes, car j'avais déjà à mon acquis un certificat en langue espagnole. Il ne me restait donc que trois autres certificats à faire pour obtenir ma licence et commencer une maîtrise en lexicographie espagnole, puis un doctorat en linguistique. Bon, assez parlé de moi. Mais je ne pouvais passer sous silence les conditions dans lesquelles Sr Andrée a commencé à s'investir dans ce second champ d'étude qui, à l'entendre, continue à l'animer. De plus, autre occupation, elle visite ses sœurs à l'infirmerie. Sur ce plan, elle nous apprend que les conditions sanitaires sont toujours très strictes, mais un peu plus supportables qu'au début, car s'il faut toujours porter le masque, la visière, elle, s'est allégée de quelques centimètres, ce qui la rend moins encombrante.

Sr Marcelle a été une professeure de mathématiques exemplaire, voire passionnante. Nous l'apprenons de la bouche de Véronique Marier, qui dit lui devoir le choix de sa carrière. En effet, elle l'a mentionné à peu près en ces termes : « Sr Marcelle a rendu si fascinante la résolution de problèmes que j'ai poursuivi mes études en ingénierie. » De plus, il faut croire que cette passion s'est transmise par osmose, car elle n'a pas imprégné que les cellules cérébrales de Véronique, mais aussi celles de ses deux filles qui sont, elles aussi, devenues ingénieures.

Quant à Sr Rita, au moment où elle a commencé à lire le texte qu'elle avait préparé sur ses préoccupations et occupations en temps de pandémie, le son de mon ordinateur a flanché. Comme je ne voulais pas passer sous silence les propos qu'elle avait pris la peine de nous tenir, j'ai fait appel à Sr Suzanne qui a relayé ma demande auprès de Sr Andrée, laquelle m'a fait parvenir le texte de Sr Rita. Voici le résumé que j'en fais. Tout d'abord, pendant ce confinement obligatoire, elle se dit très sensible « à nous et à toutes les personnes qui ont des responsabilités et qui s'inquiètent face à leurs enfants, à leur profession ou à leur entreprise ». Sur ce sujet, elle nous communique le titre de deux ouvrages qu'elle vient de lire : *Accueillir la vie d'après* (de Mgr Marc Pelchat, évêque auxiliaire de Québec);

cet ouvrage « concerne le travail que le diocèse prépare pour le profit des diocésains ». Puis, elle nous recommande chaleureusement *Un temps pour changer* (Éd. Flammarion), « où le pape François s'adresse directement à son lecteur dans un style clair, actuel et avec la compétence qu'on lui connaît. Il affirme au Prologue : « [...] la question est de savoir si tu vas sortir de cette crise et si oui, comment. On ne sort jamais indemne d'une crise; c'est une règle fondamentale. Si tu en sors, tu en sors meilleur ou pire, mais jamais comme avant » ».

Voilà ce que ma mémoire a pu enregistrer et, grâce aux bons soins des sœurs Suzanne, Andrée et Rita, ce que j'ai pu résumer. Un grand merci aux cinq religieuses qui ont accepté l'invitation du C.A. de l'Amicale pour venir nous parler de ce qui les anime pendant ce temps de pandémie. Merci aussi à toutes les amicalistes qui se sont jointes au groupe, et merci à Marie-Claude qui a su bien orchestrer le temps de parole. Je salue particulièrement deux de mes consœurs de philo, qui étaient là : Monique Savary et Marie Larue.

Au plaisir de nous revoir toutes en personne!

Flore Gervais,
Philo II, 1964

Vous déménagez? Vous changez d'adresse courriel?

SVP veuillez nous en faire part le plus rapidement possible, afin que nous mettions vos coordonnées à jour. Ceci nous permettra de vous envoyer votre exemplaire du *Grand Parloir* à temps ainsi que nos infolettres quelques fois durant l'année. De plus, ceci nous évitera des frais inutiles pour le renvoi du courrier. Votre collaboration est précieuse et appréciée!

Communiquez avec nous au amicaledesursulines@gmail.com

Appel à toutes

L'Amicale est toujours à la recherche de membres désirant s'impliquer au sein de l'organisation, que ce soit pour devenir membre du C.A., pour participer à la conception du *Grand Parloir* (rédaction d'articles, correction, graphisme, photographie ou autre), pour participer aux activités auprès des élèves, pour accueillir les anciennes lors des retrouvailles annuelles ou pour toutes autres tâches administratives. N'hésitez pas à nous faire signe si vous désirez vous impliquer!

SUIVI D'UNE FAUSSE NOUVELLE

CONTEXTE

Dans les dernières années, nous avons assisté à une montée en flèche de fausses nouvelles. Dans mon « mot de la présidente », je faisais allusion à l'importance de demeurer attentif à ce que l'on entend ou lit bien que ça puisse sembler « fiable ». Le climat « trumpiste » des dernières années nous a plutôt familiarisés avec ce sujet, mais ce phénomène est présent assez largement et a même infiltré le milieu scientifique. Lors d'un congrès de l'APHA (American Public Health Association), il y a quelques années, des experts en vaccination expliquaient comment ce phénomène contribuait au mouvement anti-vaccination, en entretenant des débats par la publication de messages pro-vaccination et anti-vaccination via des profils de médias sociaux¹. À cette session de congrès j'avais aussi noté qu'un des experts avait mentionné que les débats intérieurs à un pays, sur différents sujets polémiques, pourraient servir un autre pays aimant moins qu'on regarde ses politiques intérieures.

De mon côté, j'ai été interpellée par un article publié en lien avec les bioaérosols pendant le gros de la crise COVID². D'ailleurs différents messages ont été envoyés à l'équipe de ce journal scientifique; ici, je dis bien messages car le journal choisi pour l'article ne publiait pas de « lettres à l'éditeur », comme le font d'autres journaux. Ce type de publication permet aux scientifiques de répondre et/ou commenter des articles scientifiques d'autres équipes. En effet, comportant plusieurs éléments discutables en lien avec les conclusions apportées, cet article m'a amenée à interpellier mon réseau américain pour une mobilisation. Ainsi, nous avons créé des liens avec des experts de différents horizons et nous avons œuvré tous ensemble pour contrer la désinformation. Ici au Québec, le débat sur la transmission de la COVID-19 est toujours en cours malgré les connaissances en microbiologie acquises depuis Pasteur. Je vous partage ici un résumé des événements pour vous montrer que le combat n'est pas de tout repos quand on s'attaque au fléau que représentent les fausses nouvelles.

Il est à noter que ce texte contient plusieurs références en format web, et est plus adapté à une lecture en ligne. Par contre, pour les autres, vous aurez tout de même les grandes lignes.

RÉSUMÉ DES ÉVÉNEMENTS

6 octobre 2020

Christian Dubé, Ministre de la Santé et des Services sociaux, en conférence de presse : « Bon, alors sur la question du masque N95, puis j'en ai entendu parler justement à l'Hôtel-Dieu de Lévis, il y a deux choses, M. Laforest. Premièrement,

¹<https://ajph.aphapublications.org/doi/full/10.2105/AJPH.2018.304567> consulté le 20 mai 2021

²<https://cmr.asm.org/content/34/1/e00184-20/article-info> consulté le 20 mai 2021

puis vous le savez, il y a une négociation syndicale avec la FIQ. Les N95 faisaient partie d'une des demandes de la FIQ. **Il y a eu un jugement qui ne les a pas avantagées dans cette question-là. Il a été prouvé, il a été discuté, notamment par l'INSPQ, que le masque de procédure était suffisant, qu'ils n'avaient pas besoin de N95.** Je pense que c'est un enjeu que je vais appeler, là... qui... pour moi, qui est réglé. » (extrait copié des transcriptions de l'ASSNAT³).

Du côté microbiologique, c'était l'aspect de la preuve qui soulevait des préoccupations; pour les juristes c'était l'annonce d'un jugement posé alors que les audiences n'avaient pas débuté.

28 octobre 2020

Publication d'un groupe québécois : <https://cmr.asm.org/content/34/1/e00184-20/article-info>. Cet article, utilisé comme LA référence par les équipes en prévention et contrôle des infections (PCI) a fait l'objet de lettres à l'éditeur pour souligner que des références ont été utilisées hors contexte ou de façon incomplète, c'est-à-dire utiliser des phrases d'articles, hors contexte, pour aller dans le sens voulu que l'appareil de protection respiratoire (APR) n'était pas nécessaire. Le journal ne publiait pas les lettres à l'éditeur, mais il en a reçu plusieurs de microbiologistes et autres scientifiques.

23 novembre 2020

Envoi d'une lettre au Ministre de la Santé et des Services sociaux et au Ministre du Travail, de l'Emploi et de la Solidarité sociale, afin que Dr Horacio Arruda retire son ordonnance du 8 juin qui interdit le port de l'APR sauf en de rares exceptions.

4 janvier 2021

Suite à des démarches provinciales infructueuses, lettre ouverte aux autorités fédérales. <https://ricochet.media/fr/3422/Temps>

15 janvier 2021

Publication des données sur les travailleurs de la santé (données sous-estimées car les travailleurs autonomes ou d'agence n'en font pas partie). Les résultats du Québec laissent tout de même douter que notre gestion provinciale était exemplaire pour protéger les travailleurs de la santé.

https://www.cihi.ca/fr/nombre-de-cas-et-de-deces-lies-a-la-covid-19-chez-les-travailleurs-de-la-sante-au-canada-0?utm_medium=email&utm_source=crm&utm_campaign=media-embargo-healthcare-workers-covid-19-cases-and-deaths-in-canada-media-fr&utm_content=covid-19-cases-and-deaths-in-health-care-workers-in-canada-fr&emktg_lang=fr&emktg_order=1%EF%BF%BD&fbclid=IwAR1PBFU4R4RkS6FI8nAHNtR1n7q-yns1FP75JbSjZEqfYGd9pVS_010xMol

³<http://www.assnat.qc.ca/en/actualites-salle-presse/conferences-points-presse/ConferencePointPresse-65133.html> consulté le 20 mai 2021

8 février 2021

Avis de l'IRSSST (Institut de recherche Robert-Sauvé en santé et en sécurité du travail) où on recommande le port de l'APR.

<https://www.irsst.qc.ca/covid-19/avis-irsst/id/2790/protection-respiratoire-pour-les-travailleurs-de-la-sante-dans-le-cadre-dune-transmission-par-inhalation-du-sras-cov-2>

Ensuite l'INSPQ propose son algorithme sur les éclosions non contrôlées, soulevant des questionnements importants sur la science ayant guidé ces recommandations.

<https://www.inspq.qc.ca/sites/default/files/publications/3106-exposition-travailleurs-sante-eclosion-controlee.pdf>

9 février 2021

La CNESST (Commission des normes, de l'équité, de la santé et de la sécurité du travail) recommande le port de l'APR.

<https://www.cnesst.gouv.qc.ca/fr/salle-presse/communiqués/covid-19-cnesst-oblige-port-n95-dune-protection>

Suite à la publication de la CNESST, Christian Dubé, Ministre de la Santé et des Services sociaux, mentionne ses experts : « Bien, la CNESST, elle a aussi son propre organisme d'analyse, son propre réseau d'experts et dans le cas... Puis ce qui était demandé par la Santé publique, c'était d'aller porter des N95, là, ce qu'on appelait... dans des situations d'éclosion non contrôlées. Essayer de définir qu'est-ce que c'est qu'une éclosion non contrôlée, c'est là que ça a pris quelques jours pour être capables de s'entendre avec la CNESST, qui disait : Nous, ce qu'on veut — puis avec raison, là, on est tous d'accord — c'est comment protéger nos travailleurs en essayant d'avoir une définition assez simple. On s'est entendus, après de longues discussions, que la meilleure façon de rejoindre les deux parties, c'est-à-dire et la Santé publique et la CNESST, c'était de prendre notre définition de zone chaude. Et zone chaude, c'est où on a deux éclosions et plus, deux cas et plus, donc une éclosion. Alors, c'est exactement ce que je viens de vous dire. Moi, je suis content, parce qu'il fallait trouver une façon de faire atterrir ça sur le terrain. Puis la bonne nouvelle, c'est qu'en plus des masques, des N95, maintenant, on en a. On en a parce que, vous savez, on a signé des ententes. On a maintenant un producteur québécois. Donc, moi, je suis content, parce que tout ça est arrivé au bon moment. Puis on est capables d'avoir une solution qui fait l'affaire de tout le monde, là, des syndicats, du ministère de la Santé et de la CNESST. Je pense qu'on a une très, très bonne décision. » (extrait copié des transcriptions de l'ASSNAT⁴).

La CNESST modifie son avis suite à la conférence de presse de Christian Dubé qui disait que ses experts parlaient d'éclosions en zone chaude.

https://www.cnesst.gouv.qc.ca/sites/default/files/documents/dc100-2167-guide-soins-personnes-agees_0.pdf

⁴<http://m.assnat.qc.ca/en/actualites-salle-presse/conferences-points-presse/ConferencePointPresse-69379.html>

19 février 2021

Relance des autorités fédérales

<https://masks4canada.org/wp-content/uploads/2021/02/19-Feb-2021-La-transmission-par-aerosols-francais-le.pdf>

23 mars 2021

Jugement du Tribunal administratif du travail (TAT) où le juge mentionne d'ailleurs que les experts de l'INSPQ utilisent de faux arguments, «voire des sophismes» pour appuyer leurs recommandations.

24 mars 2021

La CNESST rend obligatoire en zones tiède et chaude l'APR, conformément au jugement exécutoire du TAT. L'INSPQ commente le jugement du TAT.

17 avril 2021

Sortie de certains microbiologistes-infectiologues et intervenants en PCI.

<https://www.lapresse.ca/covid-19/2021-04-17/port-du-masque-n95-en-zone-tiede/la-cnesst-doit-revoir-sa-decision-plaident-une-centaine-d-experts.php>

21 avril 2021

Réplique rapidement organisée.

<https://www.lapresse.ca/covid-19/2021-04-21/masque-n95-en-zone-tiede/la-cnesst-appellee-a-maintenir-une-excellente-decision.php>

22 avril 2021

Christian Dubé annonce en conférence de presse que le jugement du tribunal est contesté et qu'il ne peut donc plus commenter.

<http://www.assnat.qc.ca/fr/actualites-salle-presse/conferences-points-presse/ConferencePointPresse-72573.html>

CONCLUSION

Depuis ce temps, malgré que le jugement soit toujours exécutoire, la CNESST a modifié ses recommandations pour restreindre la portée du jugement en ramenant la notion du « 2 mètres » autour d'un patient. Cette situation

particulière ne représente qu'une goutte de l'océan d'informations dans lesquelles nous sommes noyés chaque jour. Plusieurs de nos membres sont des personnes éduquées, demeurons vigilantes devant les nouvelles qui semblent douteuses, car leur portée peut être grande. L'exemple du 6 octobre, et ses suites, ont coûté cher aux contribuables québécois, particulièrement aux travailleurs de la santé, qui en ont aussi payé le prix de leur propre santé physique et/ou psychologique. Gardons espoir, il y aura un après! Peut-être pas tout de suite, mais assurément un jour. Et à ce moment, nous pourrions être fiers d'avoir participé à cet après, possible grâce aux connaissances et non pas aux convictions, fausses nouvelles et autres stratégies creusant les inégalités sociales.

Marie-Claude Letellier

Sec V, 1998

Nouvelle adresse courriel

Dans le but de rendre plus facile la lecture de nos messages, nous avons changé d'adresse courriel. Ainsi, durant la prochaine année, nous transférerons vers notre nouvelle plateforme les missives qui pourraient être acheminées à l'ancienne adresse. Vous n'avez pas à craindre qu'un de vos précieux messages ne soit pas lu. Mais n'oubliez pas de faire le changement à votre carnet d'adresses !!

Ancienne adresse : amicale@ursulinesquebec.com

Nouvelle adresse : amicaledesursulines@gmail.com

Page Facebook

Vous êtes membre Facebook et aimeriez recevoir des informations provenant de l'Amicale? Il vous suffit d'aimer notre page et le tour sera joué! Divers messages y sont publiés, à intervalles variés. Nous pouvons aussi partager certains événements liés de près ou de loin aux Ursulines, à votre demande. Vous serez les premiers à recevoir l'information de cette façon.

Rendez-vous sur notre page pour plus de détails!

 [Amicale des Ursulines de Québec](#)

Paiement par INTERAC

Savez-vous qu'il est possible d'acquitter sa cotisation à tout moment de l'année? C'est maintenant encore plus facile depuis que nous pouvons procéder via Interac. Plusieurs d'entre vous l'ont déjà expérimenté, et outre quelques difficultés avec le mot de passe, il sera maintenant plus facile de rester (ou devenir) membre cotisant dès maintenant. L'option a d'ailleurs été ajoutée à notre formulaire depuis l'hiver dernier. Un paiement Interac, une fiche envoyée par courriel et le tour est joué. Sans même quitter le confort de votre foyer.

Notez que pour recevoir le *Grand Parloir*, nous vous demandons de renouveler votre statut le plus rapidement possible sans quoi il pourrait y avoir des délais avant que nous puissions vous envoyer votre copie. Ainsi, puisque nos listes d'envoi sont préparées début juin, les cotisantes tardives seront personnellement avisées des délais.

HEUREUX QUI COMME ULYSSE A FAIT UN BEAU VOYAGE...

Avis préliminaire : Veuillez noter que chaque citation du présent texte est rapportée telle qu'écrite par son auteur, donc avec des expressions de l'époque et quelques « fautes » orthographiques et/ou multiséculaires...

Le présent article vise à raconter l'incroyable aventure maritime qui nous a amené en 1639 les premières Fondatrices de la Nouvelle-France, soit Marie de l'Incarnation, Madeleine de la Peltrie, les Ursulines et les Religieuses Augustines de la Miséricorde de Jésus que nous appellerons dorénavant les « Hospitalières ».

Il existe plusieurs récits de ce voyage mémorable. Le premier date du 2 septembre 1639, soit un mois après son arrivée à Québec, par Mère Cécile de Sainte-Croix, Ursuline, à son ancienne Supérieure du Couvent de Dieppe¹⁰. Le second provient d'une Relation des Hospitalières écrite en 1641 par Mère de Saint-Bonaventure pour l'Archevêque de Rouen, celui-là même qui avait accordé ses lettres d'obédience à Mère Cécile de Sainte-Croix choisie à la dernière minute pour accompagner ses deux (2) consœurs des Ursulines de Tours. Ladite Relation aurait été reprise, presque textuellement en 1716 par l'annaliste de l'Hôtel-Dieu, Mère Juchereau de Saint-Ignace¹.

Marie de l'Incarnation a aussi apporté sa version de la traversée dans sa Relation de 1654, mais le récit est plutôt discret sur les faits extérieurs et centré davantage sur ses réactions psychologiques et mystiques face à son odyssée cauchemardesque⁷. Cette dernière est aussi évoquée à deux (2) reprises dans une lettre de Marie à son fils Claude, bénédictin. Un autre participant à l'aventure, mais sur un bateau différent de celui des religieuses, le Père Jésuite Pierre Chaumonot, y va également de ses commentaires dans une lettre adressée au Général de la Compagnie de Jésus, le Père Mutius Vitelleschi².

Somme toute, même si la version de l'Hospitalière semble très intéressante, celle de l'Ursuline nous dresse un rapport plus exhaustif et empreint de la précision d'un synopsis de documentaire qui nous transporte vraiment sur le « Saint-Joseph » en péril. Cœurs sensibles s'abstenir!

PARTONS, LA MER EST BELLE...

D'abord, transportons-nous à Dieppe. Le départ des flottes pour le Canada représente l'attraction de l'année. Or, en ce 4 mai 1639, un événement unique a lieu au quai de départ où s'entasse une foule empressée et respectueuse. On veut assister à une première dans l'histoire de la France



et de la Nouvelle-France : des femmes religieuses vont traverser un océan pour aller fonder une école et un hôpital « en Canada ».

Il s'agit de deux (2) Ursulines de Tours, Marie Guyart, dite de l'Incarnation, supérieure trente-neuf (39) ans et Marie de la Savonnières de la Troche de Saint-Germain, dite de Saint-Joseph vingt-deux (22) ans, ainsi qu'une Ursuline de Dieppe, Cécile Richer dite de Sainte-Croix trente (30) ans. S'y joignent aussi leur fondatrice, Madeleine de Chauvigny de la Peltrie trente-six (36) ans et sa servante, Charlotte Barré dix-neuf (19) ans, de Tours.

Font également partie de ce voyage mémorable trois (3) Hospitalières de Dieppe : Marie Guenet de Saint-Ignace, supérieure vingt-neuf (29) ans, Anne Lecointre de Saint-Bernard vingt-huit (28) ans, Marie Forestier de Saint-Bonaventure-de-Jésus vingt-deux (22) ans, et leur servante, Catherine Chevalier vingt-cinq (25) ans.

De plus, trois (3) Jésuites sont de la partie : le Père Barthélémy Vimont quarante-sept (47) ans, récemment nommé directeur général des Missions de la Nouvelle-France en remplacement du Père Paul Le Jeune quarante-six (46) ans, accompagné du frère Claude Jager; le Père Joseph-Antoine Poncet vingt-huit (28) ans dont la mère finance la fondation de Marie de l'Incarnation, et dont le père, Jean Poncet de la Rivière, était membre de la Compagnie des Cent-Associés chargée de coloniser et christianiser la Nouvelle-France, et d'autoriser toutes les missions pouvant y contribuer. C'est le jeune Père Poncet qui a allumé l'étincelle de la vocation missionnaire de Marie de l'Incarnation en lui proposant la lecture de la Relation des Jésuites de 1634, parue en 1635 et en lui présentant Madeleine de la Peltrie en 1638; au collège d'Orléans, il avait aussi enseigné à Claude Martin, fils de Mère Marie. Enfin, est aussi en partance un troisième Jésuite du nom de Pierre-Joseph-Marie Chaumonot vingt-huit (28) ans, au passé quelque peu rocambolesque mais avec une carrière future d'une cinquantaine d'années auprès de ses amis Hurons : il leur fera bâtir en 1667 une modeste chapelle d'écorce, sise à l'emplacement actuel de l'intersection Sud-Est du chemin des Quatre-Bourgeois et de la route du Vallon (Robert-Bourassa); il fondera également la mission de Notre-Dame-de-Lorette où les Hurons s'implanteront en 1673.

Nul doute qu'au milieu des marchands, des colons et des émigrants, les religieuses « volent la vedette »⁵. Profondément recueillies et déjà captées par l'importance stratégique de leur mission, nos audacieuses pionnières ne participent guère à la foule qu'elles envoûtent. Elles fixent du regard la flottille qui les attend à la rade : le vaisseau Amiral le « Saint-Joseph » commandé par le Capitaine Bontemps, le « Saint-Jacques » de moindres dimensions mené par le Capitaine Ançot, et un petit bateau affrété par Madeleine de la Peltrie pour transporter des meubles, des tissus, des vêtements, de la vaisselle ... bref un équipement de base pour démarrer une entreprise d'éducation en Nouvelle-France.

La Compagnie des Cent-Associés a réservé pour les religieuses le « Saint-Joseph » dont le capitaine leur consent gracieusement l'occupation de son appartement privé. Un logement plus modeste sera affecté au frère Jager et au Père Vimont, lequel assumera la direction spirituelle des Sœurs, tandis que les occupants du « Saint-Jacques » bénéficieront de l'assistance des Pères Poncet et Chaumonot.

**Toutefois en raison
de ces délais, on n'a
plus de vêtements de
rechange**

Les Sœurs sont fébriles : depuis le Lundi Saint, les bagages étaient embarqués mais les vents d'ouest étaient tenaces et ne permettaient pas de transborder les passagères dans une chaloupe pour se rendre au

bateau assigné. De toute façon, on ne pouvait partir sans la Soeur Cécile-de-Sainte-Croix, dont l'obédience tardive de l'Évêque de Caen ne fut octroyée que le 25 avril et ne parvint à Dieppe que vers le 27-28 avril. Tous ces retards ont eu le bénéfice marginal de réunir à Pâques les Ursulines de Tours avec leurs Soeurs de Dieppe où elles étaient hébergées. Toutefois en raison de ces délais, on n'a plus de vêtements de rechange et « ... on nous en prête d'autres en attendant l'heure heureuse du départ »¹⁰. Ce n'est qu'au premier mai, dimanche de la Quasimodo, que le vent vire de bord et que le Capitaine Bontemps prendra la décision de partir le 4 mai malgré une mer agitée mais pouvant être domptée par un corsaire aguerrri.

Enfin pour se rendre au bateau en rade, il faut descendre le long du quai et emprunter une chaloupe. S'y entassent avec les Ursulines Dom Raymond-de-Saint-Bernard ex-directeur spirituel des deux (2) Ursulines de Tours qui souligne que le départ de Marie de l'Incarnation est une grande perte pour la France. De même Jean de Bernières, complice de Madame de la Peltrie, tient à suivre les Ursulines jusqu'à l'approche du « Saint-Joseph » : il aurait bien aimé rester en Nouvelle-France quelque temps et revenir avec la flotte d'automne « ... son dessein était de les conduire jusques en Canada, et de ne point les abandonner qu'il ne les eût mises au lieu où elles devaient consumer leur sacrifice; mais on lui conseille de demeurer en France afin de recueillir les revenus de Madame de la Peltrie, pour satisfaire aux frais de la fondation »⁹, vu qu'il est le Procureur des Ursulines et leur fondé de pouvoir en Vieille-France.

Pour décrire les manœuvres d'accostage du grand navire, j'emprunterai largement à Françoise Deroy-Pineau qui nous transmet ses frissons dans un récit des plus allégoriques : « ... les femmes peuvent tout de suite invoquer saint Joseph, nom du bateau, en escaladant l'échelle de corde qui leur permet de se hisser sur le pont. Cet exercice ne leur est pas familier. Leur robe et leurs jupons se gonflent et se lèvent au vent. La maladresse de certaines prises offre, bien malgré elles, un spectacle ambigu au Dieppois massés sur les quais. Pourtant, la dernière, mince ursuline aux gestes sûrs et précis, grimpe avec légèreté et souplesse, en habituée de l'exercice physique »⁵.

Les deux (2) accompagnateurs retournent vers le rivage. Les marins larguent les amarres. Des ordres retentissent rappelant à Mère Marie ceux de l'entreprise de transport maritime de son mari qu'elle a sauvée de la faillite et de celle de son beau-frère qu'elle a fait prospérer grâce à d'exceptionnels talents de femme d'affaire et de gestionnaire attentionnée. « Les mouettes s'agitent en piaillant, les voiles se gonflent et le tangage annonce que la flotte est partie »⁵.

« Il y avait longtemps que mon esprit avait pris la route du Canada ... »

Après une planification rigoureuse de son départ, après avoir traversé les multiples dédales administratifs, politiques et religieux, Marie sent que son esprit et son cœur n'étaient pas où son cœur était. « Il y avait longtemps que mon esprit avait pris la route du Canada et qu'il voyageait dans les grandes et vastes forêts de ce Nouveau-Monde pour chercher les moyens de faire quelque chose pour la gloire de

Dieu et pour le service des Sauvages. Mon corps se voyant dans l'impuissance de le suivre, était cependant dans une violence qui le faisait gémir. . . »⁶. Pareille passion a réussi à convaincre certains Jésuites d'aider Marie à triompher des obstacles majeurs du cloître face à l'océan.

« Voyant donc que j'étais proche d'en venir aux actes effectifs en m'embarquant, et tout moi-même étant en cette disposition dans un sentiment qui m'emportait. . . j'expérimentai que le Saint-Esprit possédait mon âme. . . Ô Dieu! Qui pourrait dire ce qui se passe. . . à l'abandon de tout moi-même? Je ne le saurais exprimer. . . Je n'avais jamais rien fait de si bon cœur »⁷.

Au fur et à mesure que le projet de mission se concrétisait, le départ s'amorçait, du moins sur le plan cérébral. Ainsi l'éloignement du rivage de la France contribue à la délivrance d'une intolérable scission du corps et de l'esprit : « ... dès que je me vis séparée de la France et que je sentis que mon corps suivait mon esprit... je commençai à respirer à mon aise dans la pensée qu'ils se joindraient bientôt et qu'ils se serviraient mutuellement dans l'accomplissement des desseins de Dieu »⁶. Un tel prélude ne pouvait mener qu'à cette apothéose, maintes fois reprises par les exégètes : « Lorsque je mis le pied dans la chaloupe qui nous devait mener en rade, il me sembla entrer au paradis... »⁷.

**« ... il me sembla entrer
au paradis... »**

Retrouvons-nous dans la grande chambre du capitaine. On y regroupe onze (11) femmes : deux (2) femmes immigrantes et, d'un côté trois (3) Hospitalières et leur servante, de l'autre trois (3) Ursulines avec leur fondatrice et leur servante. Quant à la fondatrice des Hospitalières, elle est restée en France et continuera à veiller au grain.

En effet, Marie-Madeleine de Vignerot ayant perdu sa mère à l'âge de onze (11) ans tomba sous la garde de sa grand-mère et sous la tutelle de son oncle, le Cardinal de Richelieu, premier ministre de Louis XIII, roi de France. À seize (16) ans, conformément aux mœurs de l'époque, on lui impose un mariage avec un noble de cinquante (50) ans du nom d'Antoine de Beauvoir du Roure, marquis de Combalet. Cette union est d'une telle incompatibilité que, devenue veuve à dix-huit (18) ans, Marie-Madeleine fait le vœu de ne pas se remarier et d'entrer chez les Carmélites afin d'éviter toute future alliance d'intérêts. Cependant le rêve est avorté et demeurera toujours sous-jacent car la duchesse finira par porter l'habit des Carmélites, mais dans sa tombe.

Richelieu a d'autres visées. Marie-Madeleine est une jeune femme d'une grande beauté, d'une vaste culture, elle parle quatre (4) langues et elle brille dans les grands salons. Elle résiste à tous les prétendants proposés par son oncle, même au comte de Soissons, frère du Roi. Elle préfère transcender ses carences de jeune orpheline et de jeune épouse mal mariée par un altruisme indéfectible. Dorénavant, elle va consacrer sa fortune à des œuvres de charité, aux Sciences, aux Arts (Corneille lui dédie le « Le Cid » en 1636), aux Missions étrangères de Paris, à la réorganisation de l'Hôtel-Dieu de Paris, à la fondation d'autres hôpitaux en province. Comme Madame de la Peltrie, la duchesse d'Aiguillon avait été, par la lecture de la Relation des Jésuites de 1635, sensibilisée aux besoins de la Nouvelle-France. De là, elle eut l'idée de recourir aux Hospitalières de la Miséricorde de Jésus de Dieppe pour ouvrir le premier hôpital de Québec.

Richelieu ne tient pas rigueur à sa nièce d'avoir refusé ses propositions de remariage. Bien plus, avant de mourir il déclarera que Marie-Madeleine était la personne qu'il avait le plus aimée au monde. C'est ainsi qu'en 1638, il avait acheté pour sa nièce le duché d'Aiguillon et à sa mort, il lui lèguera une partie de l'une des plus grosses fortunes de France. Rappelons que le Cardinal de Richelieu, depuis 1627, est le fondateur de la Compagnie des Cent-Associés, avec comme associé Jean Poncet dont le fils Joseph-Antoine, Jésuite, fait partie de l'équipée.

Avec des atouts aussi stratégiques, la Duchesse d'Aiguillon gagne des galons à la Cour de France, notamment auprès d'Anne d'Autriche, reine de France et mère du dauphin Louis XIV. En ce sens, on peut affirmer qu'elle a été d'un aussi grand secours pour les Augustines que pour les Ursulines, et souhaite par conséquent qu'elles restent toujours unies même après leur arrivée en Nouvelle-France.

Dans une lettre, en date du 10 avril 1639, adressée à Mère Saint-Ignace, supérieure en partance pour la Nouvelle-

France, la Duchesse réitère son souhait en ces termes : « Ce m'a été d'une grande consolation de voir ces bonnes Ursulines qui vont à Québec avec Madame de la Peltrie. L'on m'a promis que vous seriez toutes en même vaisseau. Je crois qu'il n'est pas besoin de vous exhorter de bien vivre avec cette compagnie, puisque la charité qui vous fait entreprendre un si long voyage doit être fort grande dans vos cœurs; et je m'assure que vous serez aussi unies dans la Nouvelle-France avec ces religieuses que vous l'étiez à Dieppe avec toutes vos sœurs, car Dieu vous a appelées toutes à une même vocation qui est un lien bien solide pour l'amitié »^{1,3,6}.

Ainsi tant les Ursulines que les Augustines partagent la belle grande chambre du capitaine assez spacieuse pour assurer le confort de tout le monde, aérée pour laisser entrer la lumière (quand il y en a!) et assez fonctionnelle pour y manger, dormir et assez loin du centre d'activités pour bénéficier d'un calme propice à la célébration quotidienne des Offices religieux, des Messes et des Saints Sacrements, sauf durant treize (13) jours où la mer était tellement soulevée par les tempêtes « qu'on ne pouvait se tenir »⁷.

« ... mais tout cela n'est rien, la vie et la mort me sont une même chose ... »

Du reste, déjà avant le départ, Marie de l'Incarnation pressent tous les dangers. Dans une lettre à l'un de ses frères, datée du 15 avril 1639, elle les décrit avec grande lucidité : danger de naufrage, grandes maladies, rencontres des Anglais, des Dunkerquois et des Turcs « ... mais tout cela n'est rien, la vie et la mort me sont une même chose, et je fais ce sacrifice de moy-même du meilleur cœur qu'aucune chose que j'aye fait... que l'on m'envoie dans le fond de la plus cruelle Barbarie, ce seront là mes délices, et je chériray plus mes petites Sauvages, que si c'estoient des Princesses... »¹⁰ que Marie appellera tendrement à Québec les « délices de nos cœurs ».

La France n'est plus en guerre avec l'Angleterre, mais Dunkerque est toujours sous occupation de l'Espagne, laquelle est en guerre avec la France depuis quatre (4) ans. Quant aux corsaires d'Afrique du Nord, ils remontaient souvent jusqu'à l'entrée de la Manche, où le Capitaine Bontemps, à leur approche en 1635, a dû changer de cap pour les éviter¹⁶.

Bientôt, les appréhensions se concrétisent. Dès le départ, la mer est tellement houleuse que, pendant trois (3) jours nul n'est épargné par le mal de mer. Puis, effectivement les Espagnols et les Dunkerquois se manifestent : une flottille d'environ vingt (20) vaisseaux apparaît à l'horizon et l'expertise et la prudence du capitaine dictent un coup de barre vers l'Angleterre. Plusieurs autres navires ont été aperçus, mais de trop loin pour repérer leurs drapeaux.

Puis survient un temps d'accalmie où les religieuses en profitent pour donner des nouvelles à leurs amis en écrivant des lettres prises en charge par les pêcheurs qui ont suivi le « Saint-Joseph » jusqu'à la Manche. Dans une lettre en date du 20 mai 1639, Marie tente de rassurer sa supérieure, Mère Françoise-de-Saint-Bernard; après avoir dressé un bref compte-rendu de leurs péripéties, elle ajoute : «... mais cela n'est rien. Nous sommes à cette heure dans une aussi bonne disposition que si nous étions dans notre monastère... une religieuse qui fait par tout son devoir est bien par tout, puisque l'objet de ses affections est en tout lieu... »¹⁰.

D'autre part, Mère Marie apprécie au plus haut point les comportements des deux (2) hommes chargés de leur bien-être : « Je n'ay point de paroles pour vous dire les charitez et les soins du Père Vimond à notre égard : il n'y a Mère tant soigneuse soit-elle qui en ait davantage pour ses enfants, tant pour le spirituel que pour le temporel »¹⁰. Le

brave Capitaine Bontemps n'est pas en reste : « ... notre capitaine n'est pas moins rempli de bonté à notre endroit, nous donnant tout ce qu'il a de plus commode, d'une si bonne grâce, qu'il semble qu'il ne fasse le voyage que pour nous... »¹⁰.

**« ... il y a tant à souffrir
pour les personnes de
notre sexe... »**

Toutefois, même avec les meilleurs égards, le sort d'une épopée en bateau à voiles est réglé aux caprices des vents et des tempêtes : « Tout le temps qu'elle dura, la traversée de la mer me fut intensivement et actuellement une occasion d'un continuel sacrifice, m'offrant jour et nuit en holocauste à mon divin et céleste Époux, dans les périls continuels qui nous menaçaient ... il y a tant à souffrir pour les personnes de notre sexe et condition qu'il

le faudrait expérimenter pour le croire »⁷. Très souvent, les péripéties maritimes du temps de nos pionnières aboutissaient à une absence de menstruations (aménorrhée); sinon dans l'impossibilité de laver les vêtements imprégnés de sang, dans quel coin secret fallait-il les remiser dans l'intermède, comme l'imposaient les coutumes de l'époque?

De nombreuses épreuves assaillent les passagères du « Saint-Joseph ». Marie de l'Incarnation se contente d'en esquisser quelques-unes. D'abord en raison d'un nettoyage déficient des tonneaux à Dieppe, l'eau était déjà gâtée dès la sortie de la rade; on tenta d'y pallier quelque peu avec les barriques de vin, mais Mère Marie ne pouvait le supporter de sorte qu'elle en prit le moins possible et pensa « mourir de soif »⁷. Elle n'a pas dormi durant « presque toute la traversée » et « pâtissait » d'un « mal de tête si extrême que, sans mourir, il ne se pouvait davantage »⁷. Malgré tout, son esprit et son cœur « possédaient une paix très grande. Je n'en faisais pas moins les fonctions et tout ce qui était nécessaire au prochain ... »⁷.

La Mère Cécile de Sainte-Croix est plus éloquente et a souvent admis « que c'est autre chose d'expérimenter les incommoditez de la mer que d'en ouïr parler seulement ... Un grand bien est que quand cela est passé, il ne reste que de la joye de s'être veue en danger pour Dieu »¹⁰. Là-dessus, Mère Cécile fut grandement « comblée ». En effet, l'accalmie vécue à la sortie de la Manche fut de courte durée.

Durant la quinzaine qui suit, une tempête infernale sévit presque sans interruption si bien qu'il n'y a ni Messe ni communion durant la semaine des Rogations (30 mai au 1er juin) ni même le Jour de l'Ascension (12 juin). « Nous eusme la même mortification le jour de la Pentecoste »¹⁰. Tout ça en raison d'une ambiance quelque peu mortifère qui est plus amplement relatée par Mère Cécile-de-Sainte-Croix, et que je cite abondamment dans le paragraphe suivant afin de témoigner avec plus de fidélité et de justesse de la résilience insondable de nos pionnières de la Nouvelle-France :

**« ... la plus grande
incommodité du navire
est la puanteur ... »**

« ... le vesseau estoit tellement agitté durant ce temps qu'il estoit imposible de ce tenir de bout, ni de faire le moindre pas sans estre appuyée, ni mesme estre assise sans se tenir à quelque chose, ou bien on ce trouvoit incontinent » (immédiatement) « roulée à l'autre costé de la chambre. On estoit contrainct de prendre les repas à platte terre et tenir un plat à 3 ou 4, et si, on avoit bien de la peine de l'enpêcher de verser. La plus grande partie de nous estoit tellement malade que

des plus mortifiés, entre autre Madame de la Pelterie, ne songeoit plus au Canadas qu'elle nomme, pour l'ordinaire, son cher país, mais à avoir un peu de calme; et en effect, sitost que cela vient on est guéri. Elle a esté entre autres

fort affligée du mal de cœur, et je vous laisse à penser quel soulagement pour sa délicatesse car après ce mal, la plus grande incommodité du navire est la puanteur et salleté du goudran et du petun ... » (tabac) « ... pour ce que je tiens assez de l'humidité de la mer, j'ay esté tellement incommodée pendant tout ce temps-là d'une quantité de aues qui me sortoient par la bouche, particulièrement lors que j'estois couchée, que je ne crois point exagérer de vous dire que j'en ait bien jesté un seau, si bien que je n'avois de plus grand ennemy que le lict. Aussi, pendant les grandes tespestes, je ne couchois point; j'aimois mieux demeurer jour et nuict apuyée contre quelque chose, car il n'i avoit pas moiën de tenir la teste de bout. Aussi, qu'il m'eust fallu une grande quantité de linge pour demeurer au lict. Vous aviez de la peine à me permettre une planche soub le matelas; tant sur mer comme ici, on ne couche point autrement. Il n'i a point moyen d'user de paillasse »¹⁰.

**« Nous sommes
morts si Nostre
Seigneur ne
nous faict
miséricorde »**

Le 19 juin, au dimanche de la Sainte Trinité, à dix (10) heures du matin, les matelots se mettent à pousser les hauts cris car, en ces temps ténébreux on aperçoit à une distance de dix (10) pas un « glaçon » qui va aborder le navire ... et qui « est grand comme une ville »¹⁰. Le Père Vimont descend alors prestement dans la chambre des religieuses et proclame solennellement « Nous sommes morts si Nostre Seigneur ne nous faict miséricorde »¹⁰. Il formule alors le vœu de dire deux (2) messes en l'honneur de la Sainte Vierge et de Saint Joseph; il engage aussi chaque personne à communier deux (2) fois au prochain arrêt en terre ferme.

En attendant, le Père retourne chercher des nouvelles chez les marins et promet de revenir dans une demi-heure donner l'absolution générale tout en demandant de convoquer le Frère Claude Jager pour que tout le monde puisse mourir ensemble et dans un même lieu. Madame de la Peltrie se colle à sa cofondatrice, laquelle dispose ses habits de façon à ce que « lorsque le débris se ferait ... » elle ne put « être vue qu'avec décence »¹⁰. Là-dessus, Mère Cécile de Sainte-Croix, qui avait réagi bravement à l'alerte du Père Vimont, semble soudainement quelque peu perturbée par la crainte de mourir en mer. Mais elle n'a pas le temps de s'inquiéter outre mesure car le Père Vimont revient dans la chambre et s'exclame : « Nous sommes garantis! mes c'est un miracle »¹⁰.

Hors de Sainte-Anne-de-Beaupré, les miracles sont rares. En fait, le salut serait parvenu grâce à une fausse manœuvre du barreur qui, dans un moment de panique, aurait donné un coup à l'inverse d'un ordre prescrit. Pour permettre son miracle, Dieu aurait-il favorisé une désobéissance salvatrice?

Le lendemain, d'autres icebergs sont apparus dont l'un avait la dimension « d'une petite ville » et la clarté « d'un crystal »¹⁰. Mais comme la brume s'était dissipée, il était possible de les repérer et de les éviter. Avec cette présence boréale, c'est l'hiver en été sur le pont du « Saint-Joseph » : on y a installé à l'avant un petit abri pour aller aux toilettes quand un vent impétueux empêche le transfert de seaux de l'intérieur : ce n'est pas le temps de lire le journal!

Marie de l'Incarnation reste imperturbable (de glace!) devant tous les dangers car elle croit éperdument qu'elle parviendra à bon port : elle est la créatrice de ce leitmotiv anti-Covid : « Ça va bien aller ».

Enfin, le 21 juin, grâce à une mer plus calme on revient à une certaine routine : on peut aller à la Messe et communier tous les jours. C'est du moins ce que relate Marie de l'Incarnation tandis que Mère Cécile de Sainte-Croix ajoute que la communion était donnée « ... à tous les jours de puis l'embarquement sy ce n'a esté que nous fusions toutes malades »¹⁰. Il est loisible aussi de se confesser au moment jugé le plus opportun même à une journée sans

désir de communier. Le Père Vimont s'affaire aussi à prêcher les dimanches et Jours de Fête. En outre, il avait soumis un règlement pour « les actions du jour ». En alternance à chaque semaine, la Mère supérieure des Ursulines et celle des Augustines assument la responsabilité de faire respecter ledit règlement, de faire chanter les Offices, de faire des lectures deux (2) fois par jour en public et aussi à table avec la participation de chacune.

De plus, le Père Vimont demande, après la récréation du soir, de parler « le moins possible », afin de sauvegarder « l'esprit de religion ». Ainsi, le « **Grand Silence** » imposé le soir aux pensionnaires des Ursulines des années cinquante et soixante, était beaucoup plus sévère que celui vécu par les religieuses du « Saint-Joseph »! Mère Cécile apprécie vivement le dévouement du Père Vimont : « Je pense que nous fusions morte sans lui; je n'ai jamais vu un homme semblable »¹⁰.

Et le navire de poursuivre sa route vers le Canada au milieu des brumes de plus en plus denses au fur et à mesure qu'on s'approche des terres. Une fois aux environs de la Côte Est de Terre-Neuve ou dans le Golfe Saint-Laurent, «... les brumes ayant fait perdre la route nous fîmes environ soixante (60) lieues sur les rochers sans pouvoir en sortir »⁷. Encore deux cent quatre-vingt-dix (290) kilomètres de dérive à craindre de périr au prochain récif.

Finalement, non loin de Tadoussac, on fait la rencontre d'une flottille de Micmacs de Miskou, qui transfère dans le « Saint-Joseph » le Père Nicolas Gondouin. Ce brave Jésuite qui résidait à Miskou depuis 1637 voguait vers Québec où il pensait se refaire une santé défaillante¹⁸. Pour l'opération, il était accompagné de Jouënchou père d'un

Première rencontre avec un natif du pays

«... Sauvages qui a esté saluer le roi de France au non de toute sa nation »¹⁰ dont les habitants tant hommes que femmes, avaient pu bénéficier par l'intermédiaire du Père, de vêtements donnés par Louis XIII. Dès lors, nous assistons à la première rencontre de nos missionnaires avec un natif du pays. À la suite du Père Sagar, la Mère Cécile de Sainte-Croix souligne que «... ces sauvages de Miskou... sont un peu plus polis que ceux de ce peïs ici »¹⁰. Le Capitaine Jouënchou en est le témoin

éloquent : il ne cesse de vanter la variété de l'alimentation d'une contrée où on peut être assuré de ne « manquer de rien ». Marie de l'Incarnation est enchantée et affirme que cette rencontre «... apporta une grande joie. Ces pauvres gens n'ayant jamais vu personnes faites comme nous, étaient tous dans l'admiration, et, lorsqu'on leur dit des filles qui, pour l'amour d'eux, avions quitté notre pays, nos parents et toutes les délices, ils étaient ravis d'étonnement, et encore plus, que c'était pour instruire leurs filles à ce qu'elles ne fussent pas brûlées dans les feux, mais pour leur enseigner comme il fallait être éternellement bienheureux. Ils ne pouvaient comprendre cela »⁷.

Pour ce qui est de l'arrivée des bateaux en Nouvelle-France, trois (3) versions sont proposées. D'après les Jésuites, le petit navire de Madame de la Peltrie aurait jeté l'ancre avant le « Saint-Joseph » du Capitaine Bontemps arrivé à Tadoussac le 15 juillet, et avant le « Saint-Jacques » du Capitaine Ançot arrivé quelques jours plus tard¹⁷. Par ailleurs, les Annales de l'Hôtel-Dieu attestent que le vaisseau Amiral aurait mouillé le premier le 15 juillet, mais que les deux (2) autres bateaux seraient parvenus à bon port le 20 juillet. Quant à la Mère Cécile de Sainte-Croix, les trois (3) navires seraient parvenus ensemble le 20 juillet, tel que décrit dans une lettre à sa Supérieure des Ursulines de Dieppe, le 2 septembre 1639, soit un mois après son arrivée à Québec. Cette version marginale de Mère Cécile serait-elle reliée au choc vécu à la pensée de mourir en mer comme cité plus haut.

Pour satisfaire à la rigueur de la Loi de la preuve, que l'on appelle les témoins à la Barre!

Finalement, on reconnaît à l'unanimité que le 20 juillet 1639 la flottille est rassemblée à Tadoussac à quarante (40) lieues ou cent quatre-vingt-treize (193) kilomètres de Québec. « Je vous laisse à penser la joie »¹⁰ clame Mère Cécile.

À l'époque, l'anse de Tadoussac n'est qu'une baie déserte où les bateaux venant d'Europe effectuent leur première escale, à l'abri des « ... vents de haut rochers et de terres fort relevées qui l'environnent »¹⁵. Dans leur Relation de 1632, les doctes Jésuites sont fascinés par le « fleuve Sagné » qui se jette dans la « rivière du Saint-Laurent ». Le Saguenay « ... est aussi beau que la Seine, quasi aussi rapide que le Rhône et plus profond que plusieurs endroits de la mer »¹⁵. Même pour les pilotes d'aujourd'hui, l'entrée dans la rivière Saguenay au confluent du fleuve Saint-Laurent continue parfois de provoquer des défis redoutables. En fait, la navigation sur le Saint-Laurent est l'une des plus périlleuses au monde. C'est ce qui a motivé, dès 1671, l'Intendant Jean Talon à instaurer une école maritime pour triompher des hauts-fonds, des bancs de sable, des rochers, des écueils, des glaces, des marées énormes jusqu'à six (6) mètres, des courants pouvant s'élever à une vitesse de onze (11) kilomètres qui profite aux bateaux dans le même sens, mais qui peut faire dériver et provoquer des risques d'échouement et de collision dans un chenal parfois trop étroit.

Voilà pourquoi on impose maintenant aux bateaux d'un certain gabarit, voguant entre les Escoumins et Montréal, l'expertise de cent quatre-vingt-cinq (185) pilotes, brevetés après une dizaine d'années de formation suivie d'un perfectionnement continu d'une vingtaine d'heures par année. Les habitants de Québec connaissent un pilote qui est très célèbre, soit Abraham Martin, nommé premier pilote du Roy le 28 décembre 1647, deux (2) ans après s'être fait concéder une terre maintenant appelée « Plaines d'Abraham ».

La navigation sur le Saint-Laurent est l'une des plus périlleuses au monde

En conséquence des difficultés de la navigation évoquées ci-dessus, le courage des capitaines du XVII^e siècle est d'autant plus méritoire, mais ne pouvait pas toujours suppléer au manque de connaissances et aux conditions adverses. Les nombreux naufrages en témoignent comme Marie de l'Incarnation, dans certaines lettres, où elle déplore des pertes de courrier, de denrées, de tissus, d'équipement... Il faut reconnaître que le développement de la Nouvelle-France nécessitait la bravoure de capitaines intrépides.

Bref on comprend pourquoi en 1639, le Capitaine Bontemps du plus gros bateau de la flottille, le « Saint-Joseph », a cru bon de ne pas remonter le Saint-Laurent. Le 20 juillet, le Capitaine Bontemps, malgré son nom, n'est pas présomptueux et juge plus prudent d'affronter le Saint-Laurent avec un bateau de tirant d'eau plus faible comme le « Saint-Jacques » du Capitaine Ançot. On prend donc la décision de vider le « Saint-Joseph » de sa cargaison et de l'entreposer à Tadoussac où une chaloupe de Québec viendrait la chercher en plusieurs voyages. Quant aux passagers on les transborde sans toucher terre, directement dans le « Saint-Jacques » déjà occupé par les Jésuites Chaumonot, Poncet, et le frère Jager ce qui permettra de célébrer quatre (4) messes par jour. C'est à peu près un des seuls avantages si on oublie que les messes sont célébrées sur un autel d'une polyvalence inouïe car il s'agit d'un coffre qui sert de table et de lit. Mère Cécile de Sainte-Croix décrit ainsi la scène : « Quand nous étions, dis-je, toutes rengées, celle d'un bout ne pouvoient passer sans faire lever les autres car on n'avoit justement que sa place, en cor bien estroite; et pour coucher, il estoit besoing d'ajuster des planches sur le coffre et jeter nos matelas dessus... »¹⁰.

Quant à la nourriture, il n'en restait guère étant donné les nombreuses épreuves qui ont doublé la durée du périple, de sorte que l'on a dû se contenter de lard et de morue au vinaigre sans beurre. Et les Augustines de renchérir dans les Annales de l'Hôtel-Dieu : « Le pain nous ayant manqué, on fut obligé de ramasser les miettes de la soute où

les rats n'avaient pas laissé moins de traces que le biscuit; nous les épluchâmes pour avoir un pain que nous mangions avec de la morue sèche n'ayant pas de quoi la faire cuire »¹.

Puis, le 26 juillet, jour de la fête de Sainte-Anne, le Père Vimont obtient l'autorisation de descendre à terre aux environs de La Malbaie, pour réaliser son vœu prononcé devant l'iceberg, soit de réciter deux (2) messes en l'honneur de Marie et de Saint Joseph et de donner à chaque passager deux (2) communions. Dans la frénésie de toucher terre, on s'entasse en trop grand nombre dans une chaloupe qui a failli chavirer devant de nombreux spectateurs attendant impatiemment sur la rive. On vient encore d'échapper à un autre drame. D'autre part, en l'absence de vents pour gonfler les voiles, il faut bien admettre que le « Saint-Jacques » ne peut plus avancer sans retarder la traversée de plusieurs jours.

Le 29 juillet, on transborde les voyageurs dans une barque, qui monte à la rame vers Québec sous la gouverne de Jacques Vatel, contremaître de l'Amiral « Saint-Joseph » du Capitaine Bontemps. Les conditions de vie ne cessent de déchoir : on loge dans une petite cale pleine de morue quasi jusqu'au plafond « ... sy bien que nous n'i pouvions tenir que couchées les unes sur les autres, tassez comme du pain au four. ... »¹⁰. Si on reste à l'intérieur de la petite chambre, il faut en supporter la chaleur et subir la puanteur de la morue au risque de sentir mauvais au point d'exaspérer les voisins. Par contre, si on choisit de prendre l'air sur le pont, il faut accepter de se faire tremper par la pluie qui tombe sans relâche nuit et jour. Néanmoins, cette solution apparaît comme apportant « moins de mortifications »¹⁰. Évidemment il « ... n'i avoit moien de faire du feu dans la barque pour nous sécher »¹⁰.

Les conditions de vie ne cessent de déchoir

Le Père Vimont compatissant demande alors au Capitaine d'arrêter à la partie ouest de l'Île d'Orléans. Mère Cécile raconte qu'une cabane a été dressée « à la façon des Sauvages »¹⁰. Les Annales de l'Hôtel-Dieu précisent qu'il y en a eu plutôt trois (3) soit une pour les Religieuses, une autre pour les Pères et une troisième pour l'équipage. Pendant l'édification des refuges, on en profite pour se faire sécher du moins « en partie »¹⁰ comme l'avoue candidement Mère Cécile dans une lettre écrite un mois après son arrivée à Québec. Ensuite, on soupe à terre avec un reste de morue sèche et on couche aussi à terre avec une simple couverture. Après tant de péripéties, il appert que la nuit fut tout de même bienfaisante pour tout le monde.

Cet événement fondateur dans l'histoire de la Nouvelle-France avait déjà été annoncé par l'arrivée préalable du petit bateau de Madame de la Peltrie. Dès qu'il aperçoit une barque au loin, le Gouverneur de Québec, Huaut de Montmagny, envoie en reconnaissance deux (2) hommes en canot d'écorce. Une fois rassuré sur l'identification des voyageurs, il envoie aussitôt à l'Île d'Orléans une barque tapissée « bien munie de rafraîchissements »⁷ s'empresse de noter Marie de l'Incarnation qui n'avait pas bu grand-chose depuis trois (3) mois.

Le lendemain matin à l'aube, la barque largue vers son escale ultime.

Charles Huaut de Montmagny avait succédé en 1636 à Champlain fondateur de Québec. En bon chrétien il contribuera à l'évangélisation de la Nouvelle-France par son support indéfectible aux Ursulines et Hospitalières jusqu'à son départ en 1648.

Un « ... Collège de Jésuites, vne maison d'Hospitalières et vn couvent d'Vrsulines »

néraire de mille trois cents (1 300) à deux mille (2 000) lieues (6 276.44 km à 9 656 km) et qui ont transformé ainsi l'aventure en un record de lenteur. Enfin, il est temps d'abdiquer devant la réalité. En effet, à huit (8) heures du matin, arrive à Québec la barque luxueuse du Gouverneur porteuse d'humbles fondatrices venues contribuer à un essor prodigieux de la Nouvelle-France en y jetant les bases de la première école pour femmes en Amérique du Nord et de l'Hôtel-Dieu, premier hôpital en Amérique du Nord au Nord du Mexique.

De son côté, le Père Le Jeune, Jésuite responsable de la mission canadienne, croit rêver à l'annonce de la venue d'une barque contenant un « ... Collège de Jésuites, vne maison d'Hospitalières et vn couvent d'Vrsulines »⁶. Par surcroît, les précieux voyageurs tardaient à arriver en raison de plusieurs épreuves qui ont quasi doublé le trajet de l'iti-

Assisté de son lieutenant, le Chevalier de Bréhaut de Lisle, Monsieur le Gouverneur reçoit en grandes pompes ses distingués hôtes. Mère Cécile est très impressionnée : « Il ne se peut pas dire les courtoisies que nous resevons de luy »¹⁰. Là-dessus, Marie de l'Incarnation raconte, dans sa Relation de 1654, que : « La première chose que nous fîmes fut de baiser cette terre en laquelle nous étions venues, pour y consommer nos vies pour le service de Dieu et de nos pauvres Sauvages »⁷. À ce propos, plusieurs se demandent qui a foulé le sol canadien en premier? Et bien, il s'agit de la Mère supérieure des Hospitalières, Mère Marie Guenet de Saint-Ignace, à la suite de laquelle s'exécuta Marie de l'Incarnation¹⁴.

Il y a bien du monde au quai de Québec. Le père Vimont récite une prière au nom de tous. Des coups de canon des soldats de la garnison viennent rompre un silence respectueux de la solennité de l'événement. C'est le « début d'un temps nouveau » que l'on fête par un jour de congé qui rassemble autant les notables que les colons. Peut-être y a-t-il quelques Indiens étonnés qui sont derrière?

En tout cas, il y a à coup sûr le père Le Jeune, qui dans sa Relation de 1639, y va d'un commentaire à la mesure de son enthousiasme débordant : « On voyoit sortir d'une prison flottante ces vierges consacrées à Dieu aussi fraîches et aussi vermeilles que quand elles partirent de leur Maison, tout l'Océan avec ses flots et ses tempêtes n'ayans pas altéré un sevl petit brin de leur santé »⁶. L'expression « prison flottante » eut été plus appropriée à la barque empruntée après le « Saint-Jacques » qu'à la chaloupe tapissée appartenant au Gouverneur. De même, les religieuses étaient plutôt fraîches de vêtements humides empreints de la puanteur d'un fond de cale, n'ayant pu « se laver ni changer de linge »⁵ depuis trois (3) mois. Mère Cécile de Sainte-Croix est bien peinée de se présenter ainsi et confesse que c'était pour elle « ... une petite mortification de me voirs ainsy crottée devant tant d'honnestes gens »¹⁰.

On se rend ensuite à l'Église de Notre-Dame de Recouvrance, première église paroissiale de Québec bâtie par Champlain en 1633, et détruite par le feu en 1640. Après avoir chanté le Te Deum, chant de circonstance dans les moments de grâce spéciale, on communie dans le cadre d'une messe récitée à l'emplacement actuel du Presbytère de Notre-Dame de Québec sur la rue Buade. Puis le Gouverneur invite les religieuses à souper chez-lui au Fort Saint-Louis.

« ... une petite mortification de me voirs ainsy crottée devant tant d'honnestes gens ».

Au surplus, le Gouverneur s'est engagé à fournir tous les repas des Sœurs jusqu'à l'arrivée de leurs vivres. On se souvient que le petit bateau de Madame de la Peltrie contenait la majeure partie du matériel des Ursulines et que les fournitures de première nécessité étaient restées sur le « Saint-Jacques ». Ce n'est que le 15 août que le tout sera rapatrié dans la rade de Québec.

Les agapes du Gouverneur sont suivies de feux d'artifice auxquels le Père Vimont donne aux Ursulines la permission de participer, étant donné que, même si elles sont cloîtrées, elles n'ont pas encore établi la clôture. Ces feux sont lancés pour commémorer la naissance du dauphin Louis XIV, présenté quelques mois auparavant par sa mère, Anne d'Autriche à Marie de l'Incarnation et à Madame de la Peltrie. Ces dernières avaient sollicité et obtenu en février 1639 le support de la Reine pour la poursuite de leur mission au Canada.

À la fin de la soirée du 1er août 1639, le Gouverneur amène les Hospitalières dans une maison qu'il leur loue en attendant l'achèvement de la construction de leur Monastère : ladite maison est le magasin de la Compagnie des Cent-Associées qui est sise près du Fort Saint-Louis, remplacée par le Couvent des Récollets, et ensuite par la Cathédrale Holy Trinity, située au 31 rue des Jardins à Québec, et dont le clocher apparaît à l'aquarelle d'Isabelle Dufort en couverture. Quant aux Ursulines, Monsieur de Montmagny les accompagne jusqu'à une petite maison louée de Noël Juchereau-Duchesnay, Sieur des Châtelets, non loin de l'actuelle Église de Notre-Dame-des-Victoires.

Marie de l'Incarnation trouve le site enchanteur : vue sur le fleuve, sur bateaux sans naufrage avec voiles hissées pour un transport maritime intense qui rappelle l'entreprise familiale du mari et du beau-frère.

Tout ce brouhaha est incompatible avec le calme que requiert un cloître d'Ursulines. En fait, il s'agit d'une « cabane qui avait servi de magasin de la compagnie des Cent-Associés »¹³. L'installation était trop rudimentaire pour servir d'habitation, et encore moins de couvent. En outre, le logement est beaucoup trop exigü, ne comptant que deux (2) petites chambres qui « ... servent de Cuisine, de Réfectoire, de Retraite, de Classe, de Parloir, de Chœur. Nous avons fait bâtir une petite église de bois qui est agréable pour sa pauvreté... Il y a au bout une petite Sacristie où couche un jeune homme qui appartient à Madame de la Peltrie : il nous sert de Tourrier et à nous fournir toutes nécessités. On ne croirait pas les dépenses qu'il nous a fallu faire dans cette petite Maison. La petite Maison est si pauvre que nous voions par le plancher les étoiles durant la nuit et qu'à peine y peut-on tenir une chandelle allumée à cause du vent... »¹⁰. Imaginons la scène quand Marie consacre ses soirées à écrire ses précieuses lettres.

C'est ainsi que les Ursulines et les Hospitalières ont « fait connaissance » du 4 mai au 1er août 1639. Il y a de quoi « ... cimenter leur union ... et conserver une perpétuelle et indissoluble union ... » tel que l'évoque un archiviste du Monastère des Augustines de Québec dans un article que vous pouvez lire dans le présent *Grand Parloir*.

Heureux qui comme Ulysse ... Chut ! Prions Saint Joseph sur le « Saint-Joseph » avec le Capitaine Bontemps sous la pluie. Devant tant de bravoure, recueillons-nous dans le « Grand silence » des pensionnaires des années cinquante...

Danielle Drolet

Philo II, 1960

BIBLIOGRAPHIE

- 1 Archives de l'Hôtel-Dieu de Québec, éd. Jamet, p. 14 à 18.
- 2 CARAYON, A., « La première mission des Jésuites au Canada », Paris, 1864, Lettre 12, (7 août 1639), p. 193-194, rapporté dans 11, p. 322 (19) et/ou Lettre 13, (7 août 1639), p. 193-194, rapporté dans 10, p. 87 (2). 3 CASGRAIN, Henri-Raymond, « Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec », Québec, 1878, p. 56.
- 4 DERROY-PINEAU, Françoise, « Madame de la Peltrie, amazone du Nouveau Monde » (Alençon 1603-Québec 1671), Éditions Bellarmin, 1992, 262 p.
- 5 DERROY-PINEAU, Françoise, « Marie de l'Incarnation : femme d'affaires, mystique et mère de la Nouvelle-France », Montréal, Fides, 2017, p. 9 à 28.
- 6 JAMET, Dom Albert, « Marie de l'Incarnation, Ursuline de Tours : Fondatrice des Ursulines de la Nouvelle-France », Écrits spirituels et historiques, Claude Martin, Tours (1677), réédités par Dom Albert Jamet, Tome I, « Tours » et Tome II, « Québec », Paris, Desclée de Brouwer, 1929, et Québec, Les Ursulines de Québec, 1985, p. 241 à 256.
- 7 JAMET, Dom Albert /Le témoignage de Marie de l'Incarnation, Ursuline de Tours et de Québec », Paris, Gabriel Beauchesne, 2932, p. 213 à 219.
- 8 LAPORTE, Yolaine, @Marie de l'Incarnation : mystique et femme d'action@, Montréal, Éditions XYZ, 1997, p. 55 à 70.
- 9 MARTIN, Dom Claude, @La vie de la Vénérable Marie de l'Incarnation, Première Supérieure des Ursulines de la Nouvelle-France@ tirée de ses lettres et de ses écrits, Paris, Billaine, 1677.
- 10 OURY, Dom Guy-Marie, « Marie de l'Incarnation (1599-1672), Correspondance », Solesmes, Abbaye de Saint-Pierre, 1971, p. 80-89 et 951-960.
- 11 OURY, Dom Guy-Marie, « Marie de l'Incarnation, (1599-1672) », Solesmes, Abbaye de Saint-Pierre, 1973 et Québec, Presses de l'Université Laval, 1973, p. 306-333.
- 12 OURY, Dom Guy-Marie, « Madame de la Peltrie et ses fondations canadiennes », Solesmes, Abbaye de Saint-Pierre, 1974 et Québec, Presses de l'Université Laval, 1974, p. 74 à 80
- 13 OURY, Dom Guy-Marie, « Les Ursulines de Québec, 1639-1953 », Québec, Septentrion, 1999, p. 50.
- 14 ROBITAILLE, Georges « Telle qu'elle fut : études critiques sur Marie de l'Incarnation », Montréal, Éditions Beauchemin, 1940, p. 121 à 132.
- 15 Relation des Jésuites. 1632, Q p. 3-4, Th. 5 p. 20.
- 16 Relation des Jésuites. 1635, Q p. 22, Th. 8 p.60.
- 17 Relation des Jésuites. 1639, Th. 15 p. 218 ss.
- 18 Relation des Jésuites. 1647, Q p. 76, Th. 32 p. 36.
- 19 Relation des Jésuites. 1652, Q p. 11, Th. 37 p. 182.

UNE ANNÉE BIEN REMPLIE, UN FUTUR PROMETTEUR

Chères anciennes,

En arrivant à L'École des Ursulines en août dernier, je me suis rapidement senti chez moi. Mes 3 filles y ont fait leur parcours primaire et ma sœur, Marie, y a enseigné pratiquement toute sa carrière. L'année qui se termine dans quelques semaines m'aura donc permis de redécouvrir une équipe-école extraordinaire qui ne recule devant rien pour le bien-être, l'éducation et le succès des élèves. Les nombreux messages de parents quant à la qualité de la prestation de service pendant la pandémie en sont la preuve concrète.

Au cours des dernières années, la direction de L'École des Ursulines a été occupée, entre autres, à l'accueil des jeunes garçons (fermeture de l'école Saint-Louis-de-Gonzague), à réaliser la relève institutionnelle (OSBL et conseil d'administration laïque) et à la mise en place du Concept Vision (programme trilingue). Le temps est venu de donner ce qu'il y a de mieux à nos élèves et nos enseignants en termes d'outils pédagogiques et d'espaces collaboratifs.

La communauté des Ursulines a toujours fait preuve d'initiative pédagogique et a toujours su s'adapter aux changements. L'École doit poursuivre cette tradition. Les jeunes n'apprennent pas tous de la même façon. Les enseignants aimeraient modifier leurs stratégies pour maximiser les chances de succès de chacun de leurs élèves, mais ils ont besoin que l'on modifie leur environnement pédagogique. Un grand projet de transformation des espaces est sur les rails. Une campagne majeure de financement se dessine sous la coprésidence de madame Céline Blanchet (promotion 1974) et monsieur William Trudel (parent d'élève). Elle sera lancée cet automne. Nous sommes à bâtir L'École des Ursulines de Québec et Loretteville de demain. Parmi les projets à réaliser, l'on retrouve : un laboratoire créatif (été 2021), la transformation de toutes les classes en espaces collaboratifs, des classes extérieures et des espaces multifonctionnels. Quant à la cour de récréation, elle a été réaménagée grâce à la générosité des Ursulines. La plus belle cour de récréation en ville a d'ailleurs fait l'objet d'un reportage à TVA (<https://www.journaldequebec.com/2020/10/17/la-generosite-des-ursulines-profite-aux-jeunes-1>). Évidemment, toutes ces transformations se feront dans le respect des lieux et du cachet patrimonial. Les nostalgiques s'y retrouveront, soyez sans crainte. Il s'agit d'un mélange de tradition et d'innovation.

En terminant, je vous invite à vous rendre sur notre site Internet et prendre quelques minutes pour regarder les vidéos qu'on y trouve, en particulier les 2 vidéos sur les classes de maternelle de Québec et de Loretteville. Les images de nos tout-petits sont magnifiques. Vous y constaterez aussi que L'École des Ursulines est la seule école primaire à Québec à offrir à tous ses élèves le Programme primaire du Baccalauréat international, peu importe qu'ils soient au programme enrichi (anglais intensif en 6e année) ou au Concept Vision (programme trilingue).

Vous pouvez être fières de ce que votre alma mater poursuit et devient.

Au plaisir de vous rencontrer,

Marc Dallaire

Directeur général

LA FONDATION FÊTE SES 20 ANS !



Fondation de
L'École des
Ursulines
de Québec

Créée en 2001, la Fondation de L'École des Ursulines de Québec travaille depuis maintenant 20 ans à contribuer au succès de cette merveilleuse institution en réalisant de petits et grands projets.

L'année 2020-2021

Ce fut, bien évidemment, une année difficile pour la Fondation. Les activités de financement habituelles dont notre populaire cocktail dinatoire ont toutes dû être annulées. Les projets en cours de réalisation ont été mis sur pause et notre priorité a été d'offrir de l'aide pédagogique et financière aux élèves qui en avaient besoin.

Malgré les contraintes sanitaires, nous n'avons pas baissé les bras. Ainsi dès septembre, nous avons travaillé sur de nouveaux événements et c'est avec fierté que nous avons pu organiser 3 activités de financement.

- Boutique de Noël en ligne (novembre)
- Loto-École (Mars)
- Boîtes-repas de Pâques (avril)

Dans le contexte actuel, nous pouvons dire Mission accomplie. Ces nouvelles activités ont été très appréciées et nous ont permis d'amasser une somme de 32 000 \$.

Le Registre des Anciennes Élèves

C'est dans l'esprit de fierté et de pérennité que La Fondation de L'École des Ursulines continue, avec la collaboration de L'Amicale, de mettre à jour le registre des anciennes élèves de L'École des Ursulines.

Nous vous invitons à graver votre passage aux Ursulines dans le registre en vous inscrivant sur le site de la Fondation sous l'onglet Anciennes.

Boutique de la Fondation.

Étant donné la popularité que nous avons eue avec notre Boutique de Noël, nous avons décidé d'opter pour une boutique permanente. En allant sur notre site internet, il est désormais possible de se procurer différents articles tels qu'une unique et ancienne clé du monastère, un livre sur l'histoire de nos mères Ursulines écrit par Mme Christine Cheyrou ou encore la mascotte de nos équipes sportives, le Malamute. Pour plus d'informations, visitez notre site www.fondation.euq.ca/boutique-euq.

Contribuer à la Fondation , un appel aux anciennes !

En donnant à la Fondation, vous participerez au succès de L'École et contribuez à sa pérennité. C'est une fierté de pouvoir ainsi transmettre aux futures générations la richesse des valeurs ursulines et son héritage. Tous les dons sont importants et significatifs pour nous. Nous vous remercions pour votre appui !

Il vous est possible de faire un don à la Fondation de L'École des Ursulines de Québec en remplissant le formulaire ci-dessous ou directement sur notre site internet au www.fondation.euq.ca. Un reçu de charité vous sera transmis.

Pour toute information :

Julie Pouliot

Sec V, 1985

418.932.8014



Fondation de
L'École des
Ursulines
de Québec

Formulaire de don à la Fondation de L'École des Ursulines de Québec

Compagnie : _____

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code Postal : _____

Tel : (____) _____

Courriel : _____

Type de Don Unique Récurant _____

Montant 50\$ 75\$ 100\$ Autre _____\$

Don Dirigé Campagne Générale 2021 Bourse d'étude

Musique Sport Technologie

MODALITÉ DE PAIEMENT

En ligne : WWW.FONDATION.EUQ.CA

Chèque (Libeller au nom de la Fondation de L'École des Ursulines de Québec)

Carte de crédit  

No. de la carte : Expiration :/..... code CVC

Postez au : 4 rue du Parloir, Québec, Qc, G1R 4M5

DES NOUVELLES DU PÔLE CULTUREL

Le Pôle culturel du Monastère des Ursulines a soufflé 4 bougies en janvier 2021, dans un contexte plutôt unique. Comme plusieurs, nous avons dû faire preuve d'imagination et de créativité pour nous adapter à la situation exceptionnelle que nous vivons. Notre mission de préservation, de valorisation et de diffusion du patrimoine et du legs culturel des Ursulines a continué d'être instillée dans tout ce que nous avons développé. Nous vous proposons un petit tour d'horizon des activités développées auxquelles vous pouvez prendre part!

Échos du chœur

Dans une volonté de mettre en valeur la chapelle des Ursulines, le parcours audioguidé *Échos du chœur* a été mis sur pied. Une technologie légère non invasive composée d'une bande sonore à 360 degrés donne l'impression que les religieuses vous accompagnent lors de cette visite.

Ce parcours, qui mise sur la simplicité et l'authenticité des propos, nous fait découvrir non seulement la beauté visible de la chapelle, qui s'exprime à travers l'architecture, le décor et les œuvres d'art, mais surtout la beauté intérieure qui anime ce lieu. Ce sont les religieuses qui vous partagent leur expérience de ce lieu de mémoire, habité par le silence. C'est à travers leurs paroles, leurs chants, leurs histoires que la richesse et l'âme de la chapelle vous sont révélées.

Le quartier des Ursulines

Dès leur installation dans le Vieux-Québec en 1642, les Ursulines prennent part à la vie de leur quartier et de leur ville. C'est ce que le parcours *Le quartier des Ursulines* vous propose de découvrir. Vous y verrez comment elles ont façonné de nombreux aspects de leur quartier, directement ou indirectement. On retrouve leur empreinte tant dans la toponymie que dans l'architecture, la géographie ou l'administration foncière des alentours. Engagées dans leur communauté d'appartenance, elles ont également tissé des liens précieux avec d'autres communautés religieuses, avec les autorités civiles, les artisans et les familles voisines. Ce parcours extérieur vous fait découvrir les environs du monastère sous un autre jour. Joignez-vous à nous tout l'été, beau temps, mauvais temps, du mardi au dimanche, à 9h30 et 16h!

C'est en jouant que l'on devient grand

L'exposition temporaire *C'est en jouant que l'on devient grand* a été ouverte en novembre 2019 et ne fait donc pas officiellement partie de nos nouveautés estivales. Toutefois, comme le musée a dû demeurer fermé pendant 6 mois en tout au cours de l'année 2020, l'exposition est encore toute nouvelle!

Au-delà de leur rôle d'enseignante, que vous leur connaissez bien, les Ursulines endossent aussi les rôles d'accompagnatrice, de guide, d'éducatrice. Elles aident les enfants à se développer et à grandir. Le jeu, en plus du plaisir qu'il procure, est perçu par les Ursulines comme une manière d'apprendre. Il fait partie du quotidien des élèves et, dans cette exposition, il est à l'honneur!



À travers des photos d'archives, des jouets anciens et même des jeux interactifs provenant des collections des Ursulines, l'exposition vous propose de retomber en enfance tout en apprenant. Et pourquoi ne pas redécouvrir votre cœur d'enfant en voyant vos enfants et petits-enfants s'émerveiller!

Vitrine d'actualité : Sœur Louise Godin

Enfin, la dernière nouveauté que nous vous présentons pour cette édition 2021 est l'ajout d'une vitrine d'actualité dans la salle permanente Mémoire d'une maison, qui sera renouvelée sporadiquement pour présenter divers aspects de la collection. Inaugurée en septembre 2020, la seconde mouture propose de se familiariser avec le travail de Sœur Louise Godin, Ursuline et aquarelliste de talent. Décédée en 2019 à l'âge de 103 ans, Sœur Godin a fait profession de foi en 1942. Elle peint plusieurs aquarelles au fil des ans, dont la grande majorité représente la vie au monastère de Québec.

On peut d'ailleurs voir un exemple de son travail sur la couverture de l'édition 2020 du *Grand Parloir*!

Comme vous pouvez le constater, le Pôle culturel du Monastère des Ursulines demeure bien vivant! Les Ursulines nous montrent la voie de l'humanisme et de l'ouverture à l'autre depuis leur fondation et, en ces temps difficiles, ces valeurs guident nos pas plus que jamais. En espérant vous accueillir en nos murs bientôt!

Pour connaître tous les détails de notre programmation, visitez le www.polecultureldesursulines.com
Pour rester à l'affût de nos nouveautés, suivez-nous sur Facebook et Instagram!

Roxane Delisle

Coordonnatrice en médiation culturelle, Pôle culturel du Monastère des Ursulines

Page web de l'Amicale

Vous voulez lire les anciens *Grand Parloir*, mais n'étiez pas membre il y a quelques années ?? Qu'à cela ne tienne! Rendez-vous sur notre page au www.fondation.euq.ca/amicale pour les consulter.

UNE AMITIÉ ET UNE ENTRAIDE INTEMPORELLES

PAR LE MONASTÈRE DES AUGUSTINES

Le 1er août 1639, trois Ursulines et trois Augustines débarquent à Québec pour apporter leur aide au développement de la jeune colonie. C'est le point de départ de l'œuvre de ces religieuses qui ont enseigné à plusieurs générations d'étudiantes et qui ont soigné tant de malades. En 2014, le Gouvernement du Québec a désigné l'arrivée des Ursulines et l'arrivée des Augustines en Nouvelle-France comme événements historiques.

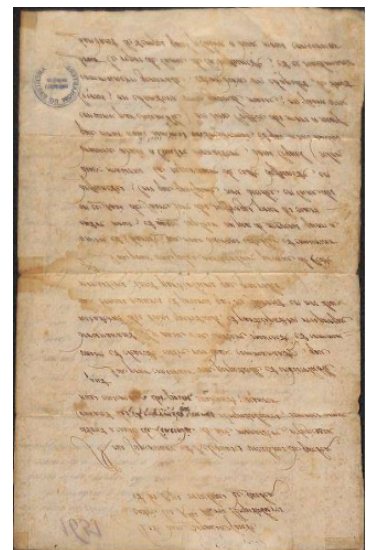


Arrivée des
Hospitalières à Québec.
Sœur Marie-Blanche
Lemieux, dite de
Sainte-Marie, 1922,
Le Monastère des
Augustines, Collection
du Monastère de l'Hôtel-
Dieu de Québec.

Le 8 février 1651, les deux supérieures signent ensemble l'Acte d'une promesse faite entre les Ursulines et les Hospitalières de Québec, véritable pacte d'amitié qui sera honoré à maintes reprises. À plusieurs occasions, le destin de ces deux communautés se rejoint, notamment à travers de tragiques événements tels que des incendies et la guerre de la Conquête. Lors de l'incendie qui détruisit la maison des Ursulines, le 30 décembre 1650, les Augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec accueillirent leurs consœurs pendant 3 semaines. Avant de se séparer et afin d'affermir et de cimenter leur union, les deux communautés rédigerent cette convention. En voici un extrait :

« [...] que pour conserver une perpétuelle et indissoluble union et charité entre nos deux communautés, que dorénavant il y aura une entière société et communication de biens spirituels, et la participation réciproque aux bonnes œuvres et prières qui se feront en nos deux monastères, tant particulières que générales ».

Cet acte d'amitié aura servi plus d'une fois de remède moral et matériel, car le monastère des Ursulines a été la proie des flammes une seconde fois, le 21 octobre 1686. Même destin pour le monastère des Augustines de l'Hôtel-Dieu qui fut détruit par un incendie, le 7 juin 1755. Mère Sainte-Hélène raconte que sa communauté fut accueillie avec charité chez les Ursulines qui « se déplacèrent pour nous loger, et nous ont traitées pendant le séjour que nous y avons fait qui a été de trois semaines, d'une manière si cordiale et si généreuse¹ ». Devant les difficultés et les grands bouleversements, les religieuses des deux communautés ont pu compter sur le soutien de l'autre. Enfin, il faut noter que l'esprit d'entraide ne s'est pas limité aux religieuses de la région de Québec. Il a aussi été



Acte d'une promesse faite
entre les Ursulines et les
Hospitalières de Québec,
8 février 1651, Québec, Le
Monastère des Augustines,
HDQ-F1-E1,3/3:1.



très présent dans les territoires où les deux communautés ont accompli leurs missions respectives, notamment à Roberval et à Gaspé.

L'acte d'amitié et d'entraide a été renouvelé plusieurs fois au cours des siècles. Depuis 2015, il est étendu à l'ensemble des Augustines et des Ursulines du Canada. Il n'y a pas de doute; le temps n'a pas eu raison de cette longue amitié qui perdure encore aujourd'hui.

Groupe d'élèves des Ursulines de Gaspé en visite au bocage du vieil Hôtel-Dieu, 20e siècle, Québec, Le Monastère des Augustines, HDG-G1-M1,5/1:46.



Ursulines en visite chez les Augustines, 10 août 1916, Chicoutimi, Le Monastère des Augustines, HDC-F1-C1-26.1:1(4).

¹ Relation de la Mère Sainte-Hélène (Duplessis) au sujet de notre incendie, 1755, Québec, Le Monastère des Augustines, HDQ-F1-A5,3/1 :15t.

CEUX QUI NOUS ONT QUITTÉS

Mme Hélène Bélanger
1935-2018

M. André Doyon
Professeur au secondaire
1943-2021

Soeur Monique Dassylva (Mère Sainte-Gaétane)
1939-2020

Vous souhaitez organiser les retrouvailles de votre année pour l'édition 2022? Nous pouvons vous seconder dans cette organisation. Nous sommes en mesure de vous fournir la liste des finissantes de votre année avec les coordonnées que nous possédons. Elles ne sont pas nécessairement à jour, mais elles peuvent vous fournir un bon point de départ pour rejoindre vos anciennes collègues. De plus, nous pouvons, sur demande, mettre à votre disposition un local où vous pourrez vous retrouver, afin d'échanger vos souvenirs entre vous. Nous vous demanderons alors de nous fournir le nom d'une responsable de promotion avec qui nous pourrions facilement communiquer au besoin. N'hésitez pas à nous contacter pour ficeler les détails!

Nous vous rappelons que cette journée est un privilège réservé aux membres de l'Amicale. Il est toujours possible de s'inscrire à la porte le jour de l'événement!

Notez que seules celles qui le désirent voient leurs coordonnées partagées.

Un immense merci à tous ceux et celles qui se sont impliqués de près ou de loin à la réalisation de cette édition du Grand Parloir. Que vous ayez rédigé ou révisé des textes, votre participation est appréciée! Nous ne sommes que des amatrices dans ce projet et toute aide nous a été précieuse.

Graphisme et mise en page
Catherine Roman-Fournier : Sixième année primaire, 1999

Amicale des Ursulines de Québec

4, rue du Parloir
Québec (Québec) G1R 4M5

Courriel : amicaledesursulines@gmail.com
Page web : <https://www.fondation.euq.ca/amicale>
Facebook : Amicale des Ursulines de Québec